

Le Monde DES LIVRES

Junot Diaz Chaud New York !

Dans « Guide du loser amoureux », la langue anglaise se tord de plaisir sous les assauts latino de l'écrivain américain



FREDERIC STUCIN/PASCO

« n'appartient à nulle part », Junot Diaz. Ni à la République dominicaine, où il est né en 1968, à Villa Juana, une banlieue lépreuse de Saint-Domingue. Ni au New Jersey, où il a émigré à l'âge de 6 ans, dans une cité. Encore moins à la France – même s'il porte le nom improbable d'un général de Bonaparte et qu'il s'en amuse. « Junot, oui... C'est parce qu'elle connaissait un Haïtien qui portait ce nom français que ma mère m'a baptisé comme ça. Junot Diaz, elle trouvait que ça sonnait bien... », confiait-il au Monde en 2009.

Junot, c'est ce qui a donné Yuniior, le prénom de son personnage favori. On le retrouve dans ses trois livres, qui tous évoquent le parcours tragi-comique de la famille Diaz. On le voit petit, à Saint-Domingue, alors que Mami, la mère, inspecte les têtes de sa nombreuse progéniture à la recherche de lentes. Et que Papi, le père, s'appête à partir en exil. Ce soir-là, Papi est allé voir Abuelo, le grand-père, qui lui a tendu une boîte à cigares bourrée d'argent. « Les billets étaient neufs et sentaient le gingembre. Voilà, a-t-il dit à Papi. Maintenant, fais la fierté de tes enfants... »

Un feu d'artifice d'images et de néologismes, un crépitement d'argot et de jurons improbables...

Dans *Guide du loser amoureux*, Yuniior a une bonne dizaine d'années de plus. Son père a-t-il fait sa fierté ? A Miami, il a facilement passé la douane, avec juste un morceau de savon et un paquet de Chiclets dans la poche. Puis il a mis le cap sur Nueva York, « la ville des boulots » qui a d'abord attiré les Cubains, puis les Portoricains et les Dominicains. Il rêvait de piles de pièces d'or « aussi hautes que des cannes à sucre », mais il a vite déchanté. Ses enfants trainent dans des quartiers pourris avec des Dominicanos vendeurs de hash. Rafa, l'un d'eux, a été emporté par un cancer. Mami s'épuise

au travail et à l'église – « Elle qui n'avait jamais été accro à la religion (...) en a tellement fait des caisses avec Jesucristo qu'elle se serait clouée toute seule sur une croix si elle en avait eu une. »

Et Yuniior ? Vautré devant la télé. Fumant sa *hierba*. Et tombant des filles, bien sûr. Magda, Nilda, Alma, Lora... Chacune donne son nom à un chapitre de cet hilarant catalogue. Un anti-tableau de chasse, tant les histoires de Yuniior – cocheries, tromperies, meneries – tourment mal en général. L'infidèle se défend : « Je ne suis pas un sale type. Je sais l'impression que ça donne (...). Mais j'ai un bon fond. » Les chicas protestent. C'est un « *pendejo* », un « *sucio* », traduisez « un lâche », « un enfoiré ». Finalement, tel Dom Juan par le Commandeur, Yuniior est rattrapé par une dépression carabinée. « *Le crash d'un avion au fond de son âme.* » Est-il maudit ? S'en sortira-t-il ?

Ce *Guide du loser amoureux* n'est pas seulement la chronique drolatique de minables déboires sentimentaux. C'est d'abord et surtout un fascinant ovni littéraire. Comme Yuniior, Diaz a la langue verte et bien pendue. Son *spanglish*, un alliage incroyablement comique et corrosif d'espagnol et d'anglais (admirablement traduit), est un feu d'artifice d'images et de néologismes, un crépitement d'argot improbable, de jurons pleins de sève... Ce n'est pas

un hasard si, le jour où une de ses ex lui envoie une copie de tous les courriels et photos de ses tromperies, Yuniior se dit en relisant tout ça que « ça ferait un bon livre ». Le guide amoureux de l'amant volage. Et c'est finalement ce qui le sauvera. Ecrire les premières phrases de ses aventures. Les coucher. Mais sur le papier, cette fois. ■

GUIDE DU LOSER AMOUREUX (*This Is How You Lose Her*), de Junot Diaz, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Stéphane Roques, Plon, « Feux croisés », 204 p., 19 €.

FLORENCE NOIVILLE

Comment ne pas parler des femmes d'abord ? Chez Junot Diaz, tout tourne, tout danse, tout brûle autour d'elles. Les Dominicaines, qui ont « des bras si menus qu'on les dirait sortis d'un jardin d'enfant ». Les bouillonnantes Cap-Verdiennes, dont « les prothèses mammaires s'écrasent contre vous avec quelque chose d'irrévocable ». Les indomptables Guyanaises, aux « sourcils qui se rejoignent » et à « la peau à tomber par terre ». Les « *Asiatas* », avec « leur bouche en tesson de verre ». Et même les « *prolotes blanches* », ces « *blanquitas un peu péquenaudes* », qui ont « un faible pour les negros » et « baisent avec la discrétion d'un train de marchandises » !

L'homme qui aimait les chicas – et le proclame dans ce savoureux et politiquement incorrect *Guide du loser amoureux* –, c'est lui, Junot Diaz. Lorsqu'il a surgi dans le paysage littéraire américain, en 1996, il n'avait que 28 ans. Il venait de signer un recueil au titre déjà éloquent, *Comment sortir une Latina, une Black, une blonde ou une métisse* (Plon, 1998). Onze ans plus tard, sa *Brève et merveilleuse vie d'Oscar Wao* (Plon) était couronnée par le National Book Critics Circle Award et le prix Pulitzer. Diaz s'imposait. Pas seulement comme un séducteur doué. Mais surtout comme l'inventeur d'une langue pleine de fougue et de feu. Un Hispano-Dominicain des *barrios* revu et transformé par un authentique écrivain et rarement entendu en littérature.

En exergue à *Comment sortir une Latina...*, Diaz place d'ailleurs cette phrase du poète d'origine cubaine Gustavo Pérez Firmat : « Je n'appartiens pas à l'anglais bien que je n'appartiens pas à nulle autre part. » En effet, il

2/3

► **Forum**
Deux économistes, ont lu *Le Capital au XX^e siècle*, la somme passionnante de Thomas Piketty



4 à 6

► **Littérature**
Troy Blacklaws, Boris Razon, Jean-Philippe Toussaint

7

► **Histoire d'un livre**
La Conjuración, de Philippe Vasset

8

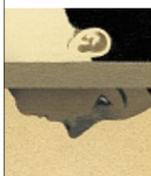
► **Essais**
Anouar El-Sadate, une biographie du rais égyptien qui tombe à point

9

► **Traversée**
Ecole : maux sans remèdes ?
Trois livres dénoncent ce creuset des inégalités qu'est le système scolaire

10

► **Le feuilletton**
Dermot Bolger a détendu Eric Chevillard



11

► **Enfance**
Les petites bêtes de Michel Van Zeveren

12

► **Rencontre**
Dominique Noguez en pleine lumière

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

Les deux sœurs et leur mère

Dans les albums pour enfants de Tomi Ungerer, les brigands ne sont pas méchants. S'ils commettent quelques larcins, c'est pour recueillir une orpheline et lui offrir un lit moelleux. Il en va de même dans le nouveau roman de Véronique Ovaldé, *La Grâce des brigands* (L'Olivier, 288 p., 19,50 €), l'un des plus enthousiasmants de cette rentrée, l'un des rares, aussi, qui oppose le rire aux larmes. Sous la plume d'Ovaldé, le brigand désigne un être plutôt médiocre, gentiment pervers, voué à sauver une enfant perdue en témoignant, presque malgré lui, de sa difficile émancipation.

« *Maria Cristina Väätonen, la vilaine sœur, adorait habiter à Santa Monica* »... *La Grâce des brigands* s'ouvre bien comme un conte pour enfants. Son héroïne est un oiseau tombé du nid, qui a grandi pieds et poings liés à sa sœur, sous l'emprise d'une mère cinglée. Laquelle fait partie de ces gens, hargneux et patients, qui abhorrent la liberté, surtout celle des livres et des femmes. Jamais elle n'a laissé les clés de la maison à ses filles, même adolescentes. Elle leur interdisait toute lecture et les couchait, le soir, les poignets ligotés : il fallait leur éviter le moindre plaisir coupable.

La Grâce des brigands raconte cette folie à trois. D'une plume douce, avec un humour intraitable, Ovaldé laisse le délire circuler dans ce triangle. L'écrivain se passe de guillemets, préservant ainsi ce flux d'émotions et de névrose. Pour le ponctuer, elle installe quelques ombres d'homme, et d'abord un écrivain argentin jadis célèbre, réfugié en Californie, qui exerce ses talents de gourou en attendant le prix Nobel : « *Cet homme parlait de sa bite en disant bite et insérait ce mot diabolique dans un écrivain au subjonctif* »...

Au début du livre, on pense que Maria Cristina, qui lui tient lieu de gouvernante, va devenir son esclave. Puis on comprend que le Nobel raté est un brigand accompli – c'est-à-dire un grand psy. De ceux chez qui les enfants perdus se réfugient pour se refaire une liberté. Avant de les jeter comme une vieille chaussette. ■

Jean-Louis Fournier

Jean-Louis Fournier
La servante du Seigneur

La servante du Seigneur

« Poignant, entre tendresse et rage, entre affection et incompréhension. »
Lire

« Émouvant et empathique. »
Le Figaro

« Brillant et tranchant comme une lame. »
Paris Match

Photos © Ulf Andersen

Stock

« Le Capital au XXI^e siècle », somme de Thomas Piketty, met en lumière l'aggravation actuelle des inégalités et propose d'y remédier. Deux économistes, l'un libéral, l'autre marxiste, l'ont lu pour « Le Monde des livres »

Les héritiers sont de retour

JULIE CLARINI

On démarre avec Balzac, romancier d'un autre siècle, et on termine en compagnie de Jacques Rancière, philosophe défenseur d'une forme exigeante de la démocratie. Ce n'est pas si courant, avouons-le, quand il s'agit d'un ouvrage d'économie savant qui offre tous les gages de rigueur imposés par l'académie. C'est que son auteur, Thomas Piketty, ne conçoit pas d'étudier les inégalités économiques et leur évolution en se retirant du monde : la question interroge trop profondément le sens que nous prêtons à l'idée démocratique. Or, point de politique hors du champ des représentations. Aussi est-ce là qu'il porte le fer – et le coup fait mouche.

Jamais vous n'auriez pensé à comparer notre monde, l'aube du XXI^e siècle, à celui de Proust ? La proposition prend effet à revers ce en quoi nous voulons croire : que la croissance moderne a favorisé le travail par rapport à l'héritage, la compétence par rapport à la naissance. *Le Capital au XXI^e siècle* s'emploie à prouver que les deux sociétés se ressemblent plus qu'il n'y paraît. Les rentiers regagnent, jour après jour, de leur superbe ; l'héritage retrouve, peu s'en faut, l'importance qu'il avait... au temps du Père Goriot.



Thomas Piketty.
FRED DUFOUR/AFP

Contre-intuitif ? En effet. Si nous avons tant de mal à nous représenter cette réalité, c'est que le clivage n'est plus aussi marqué qu'au temps de Proust, entre une toute petite élite oisive et des travailleurs plus ou moins misérables. Nous sommes passés à une « société de petits rentiers ».

Thomas Piketty s'est fait une spécialité de l'analyse historique des inégalités. Travaillant entre la France et les Etats-Unis, il a fédéré un groupe de recherche international sur le sujet. Son premier ouvrage, *Les Hauts Revenus en France au XX^e siècle* (Grasset, 2001) a été prolongé par de nombreux travaux, dont certains, sur les « 1% » (les plus riches), ont influencé les débats outre-Atlantique. En 2011, juste avant la campagne présidentielle, il a proposé une réforme fiscale clé en main (*Pour une révolution fiscale*, Seuil). C'est dire que Thomas Piketty ne conçoit pas son travail sans prolongement dans l'espace public. D'ailleurs, il préfère, à celui de « sciences économiques », le terme d'« économie politique » qui a le mérite d'illustrer,

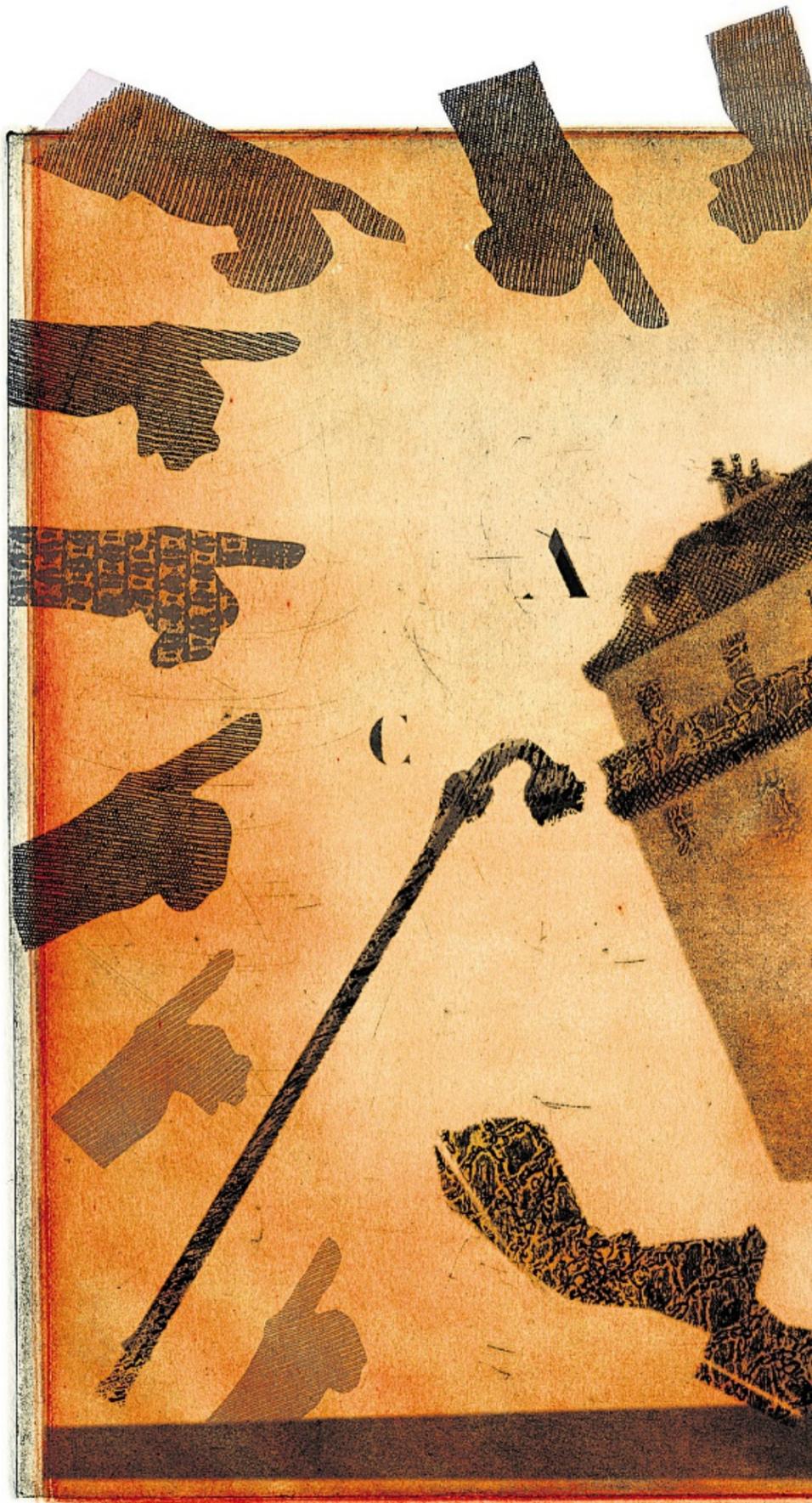
dit-il, « la visée politique, normative et morale » de sa discipline.

Cohérent avec lui-même, Piketty propose des solutions visant à corriger ces inégalités. D'autant plus que leur ampleur pourrait s'aggraver si le XXI^e s'installait dans une croissance faible. Tout comme la croissance forte du XX^e siècle a permis à la société de se renouveler, aux destins de se rejouer – et au capitalisme de ne pas mourir de ses contradictions –, une croissance molle se révèle en effet très favorable aux patrimoines accumulés par le passé. L'idée d'un « impôt mondial sur le capital » n'en devient, à ses yeux, que plus pertinente.

C'est donc sur cette synthèse, argumentée et accessible, et sur les remèdes préconisés, que nous avons demandé à deux économistes, Jean-Marc Daniel et François Chesnais, l'un proche de la tradition libérale, l'autre de l'école marxiste, de se prononcer.

A découvrir que cet impôt mondial serait, dans l'esprit de son concepteur, une « sorte de cadastre financier du monde », on comprend que l'aiguillon de Thomas Piketty est toujours le même : rendre visible l'argent, porter la lumière là où l'opacité profite aux plus nantis. S'il revient à la sphère politique de changer le monde, changer nos représentations du monde en est le préalable – et c'est bien là l'utilité, sinon la mission, des sciences sociales. ■

LE CAPITAL AU XXI^e SIÈCLE, de Thomas Piketty, Seuil, « Les livres du Nouveau Monde », 624 p., 25 € (en librairie le 5 septembre).



SERGIO AQUINO

L'impôt sur le capital mondial n'est pas la solution

JEAN-MARC DANIEL
économiste et historien

A l'heure où Bouvard et Pécuchet se sont emparés de l'économie, il est utile de lire un livre rédigé par un authentique économiste, maniant l'histoire, la théorie économique et la littérature – sinon Flaubert, en l'occurrence, du moins Balzac et l'Anglaise Jane Austen. Que retient Thomas Piketty du discours que Balzac met dans la bouche de Vautrin cherchant à dessiller les yeux de Rastignac ? Que, pour faire fortune, il vaut mieux hériter que travailler ! C'est en se fondant sur des séries statistiques nourries, remontant parfois à l'Antiquité, plus généralement au XVIII^e siècle, que Piketty en arrive à confirmer Vautrin.

Il commence par une analyse de la croissance de long terme. Ce que montre l'histoire est qu'elle ne peut atteindre les niveaux spectaculaires des « trente glo-

rieuses ». La croissance mondiale par habitant a été de 1% au XIX^e siècle et de 1,6% au XX^e, et il est probable que le XXI^e reviendra au niveau du XIX^e.

Dans un tel contexte de croissance réelle mais modérée, le ratio entre le patrimoine détenu – ou autrement dit le capital accumulé – et le niveau de production a tendance à s'accroître. En outre, cette situation de croissance modérée de la production creuse les inégalités patrimoniales, creusement qui favorise les gens en place et leurs héritiers. Cette dynamique de concentration est liée à la différence entre le taux de rendement du capital – notion plus large que le taux d'intérêt, mais qui lui correspond grosso modo – et le taux de croissance de la production. Depuis longtemps, les économistes savent que la « règle d'or de la croissance » est que le taux d'intérêt doit être égal au taux de croissance. Dans une situation de taux d'intérêt supérieur au taux de croissance, apparaît un déséquilibre favorisant les détenteurs de capital.

De sa plongée détaillée, parfois fastidieuse, dans l'histoire et ses statistiques, Piketty conclut que, sur le long terme, l'économie s'installe assez naturellement dans

ce genre de situation. La seule période néfaste aux détenteurs de capital fut la période 1914-1945. Cette correction était liée à l'action de l'Etat, une action brutale puisque le capital fut détruit par les deux guerres mondiales pour sa composante physique et l'inflation qui les a accompagnées pour sa composante financière. A cette brutalité politique irréfléchie s'est ajoutée une brutalité économique assumée au travers des nationalisations et des

Piketty aborde le problème de l'accumulation du capital de façon plus partisane que scientifique

politiques de blocage des loyers qui réduisirent le rendement du capital immobilier.

Même si Piketty ne fait pas du retour à ces pratiques le moyen de ramener le taux de rendement du capital au niveau du taux de croissance, il milite néanmoins pour une action volontariste de l'Etat afin de contenir les inégalités de patrimoine. Puisqu'il a conscience que la nationalisation et les gestions à la soviéti-

que sont des échecs, voire des drames, il propose une intrusion de l'Etat s'appuyant sur cette forme de violence particulière et ritualisée qu'est le prélèvement fiscal. Donc, dans la quatrième partie du livre, on trouve sa proposition phare : un impôt progressif sur le capital mondial. Très vite, il admet que c'est une utopie, mais une « utopie utile ». Et comme pour se justifier, il rappelle au passage que Maurice Allais a défendu à la fin des années 1970 le principe d'un impôt significatif sur le capital.

Il aurait pu également se référer aux physiocrates, les libéraux du XVIII^e siècle, qui y étaient favorables. Mais c'était dans une logique bien différente. Leur but était d'inciter les détenteurs de patrimoine à le valoriser au mieux. Pour eux, l'enjeu, dans la gestion du capital, n'est pas son volume et sa répartition mais son usage. Quand leur démarche était d'incitation, celle de Piketty est de punition.

Après ses longs développements économiques et statistiques, il aborde le problème de l'accumulation du capital de façon plus partisane que vraiment scientifique.

En effet, en théorie économique, si le capital rapporte tant, c'est-à-dire si son prix est si élevé, c'est qu'il est relativement rare – ce que Piketty admet d'ailleurs plus ou moins. Si on laisse son volume augmenter du fait du libre jeu du marché, son rendement baissera, la tendance à son augmentation et sa concentration se corrigeront. Concrètement, prenons le cas du patrimoine immobilier. Si on considère qu'il rapporte trop aux propriétaires, il y a trois solutions : la violence étatique de premier degré, la plus stupide, combinant blocage des loyers et confiscation des logements ; la violence étatique plus subtile, sous forme fiscale, que recommande Piketty ; la logique de marché qui laisse agir les promoteurs, les loyers se mettant alors à baisser quand l'offre de logements satisfait enfin la demande. Les deux premières, étatistes, conduisent à la pénurie, la troisième conduit à la croissance.

Si c'est à l'évidence sur des livres de la qualité de celui de Thomas Piketty que doit reposer le débat entre impôt et concurrence, constatons néanmoins une fois encore la séduction étrange qu'exerce le malthusianisme étatiste et fiscaliste sur nos plus brillants esprits. ■



Comment desserrer l'étau de l'oligarchie financière ?

FRANÇOIS CHESNAIS
économiste

Dans le climat intellectuel et politique actuel, voici un livre bienvenu. Les termes du débat sont définis dès le premier paragraphe : l'évolution de la répartition des richesses dans le long terme et le rapport entre l'accumulation de capital privé et sa concentration donnent-ils raison plutôt à Marx, qui annonçait leur polarisation croissante, ou à Kuznets, l'économiste américain des années 1950 qui prévoyait leur atténuation sous l'effet de la croissance ? Thomas Piketty se place du côté, non de la science économique, avec sa prétention à « une scientificité supérieure aux autres sciences sociales » et à une « neutralité » dans le débat politique, mais de l'économie politique, « expression un peu vieillotte » mais dont il se réclame. Celle-ci cher-

Un contexte de croissance lente, d'explosion du salaire des « super-cadres », de montée des loyers...

che à réunir et analyser de façon méthodique des données qui aident à ce que le débat démocratique soit mieux informé et se focalise sur les bonnes questions.

Il tire deux grandes conclusions de son travail. La première est qu'en matière de répartition des richesses il faut se départir de tout déterminisme économique : son histoire est profondément politique. La réduction des inégalités observée dans les pays développés pendant une phase du XX^e siècle a été le produit des guerres et de la crise de 1929, ainsi que des politiques publiques établies à la suite de ces chocs et des luttes sociales qui les ont accompagnées. De même, la remontée des inégalités dans les années 1970-1980 doit beaucoup au retournement politique des dernières décennies, notamment fiscales et financières. Des processus cumulatifs s'enclenchent où les changements dans les « représentations que se font les acteurs économiques, politiques, sociaux de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas » contribuent à « modifier le rapport de force entre eux et à façonner les choix politiques qui en découlent ». La mort, sous les tirs de la police, des mineurs de Marikana en Afrique du Sud, en grève contre les niveaux de salaire fixés par des actionnaires basés à Londres, conduit Piketty à s'interroger : « L'affrontement capital-travail appartient-il au passé ou sera-t-il l'une des clés du XXI^e siècle ? » Question que « l'extrême concentration de la propriété du capital » ainsi que la recherche de rendements élevés obligent à poser. Bonne entrée en matière qui encourage d'aller plus avant.

Le « capital au XXI^e siècle » est étudié ici comme capital-propriété, et non comme capital-fonction (distinction importante de Marx). On n'y trouvera rien sur la concentration, l'internationalisation de la production ou la mise en concurrence mondialisée des travailleurs, qui sont le substrat du rendement du capital. Mais on saura gré à Piketty d'inclure dans ses calculs de rendement non seulement les profits et les dividendes, mais aussi les intérêts nourrissant la rente financière, ainsi que les loyers attendants à la rente immobilière, à laquelle il prête grande attention. Ce capital-propriété s'est accru sous l'effet cumulé du partage entre capi-

tal et travail dans un contexte de croissance lente, d'explosion du salaire des « super-cadres », de montée des intérêts et des loyers mais aussi de la transmission par héritage. Le chapitre « Mérite et héritage dans le long terme » met ce facteur en regard des autres facteurs d'inégalité. L'accumulation patrimoniale par héritage est redevenue importante, et les conseils donnés par Vautrin à Rastignac (se marier à une héritière plutôt qu'étudier) ont retrouvé leur pleine pertinence.

La seconde conclusion de Piketty est donc que la dynamique de la répartition des richesses met en jeu de puissants mécanismes qui vont bien au-delà de ceux généralement analysés par la science économique. Examinés sur un siècle ou plus, on constate qu'ils poussent plutôt dans le sens de la divergence. Ce sont les événements particuliers du XX^e siècle – guerres, grande crise, puissants mouvements sociaux – qui ont permis une phase de convergence. Puisqu'il n'existe aucun processus spontané permettant d'éviter que les tendances inégalitaires ne l'emportent durablement, l'action de l'Etat a une importance décisive. Le livre se termine donc par des propositions d'action publique. Elles sont détaillées dans quatre chapitres. Le premier, « Un Etat social pour le XXI^e siècle », brasse un ensemble très large de questions. La défense des retraites par répartition s'accompagne de celle des comptes individuels, dont on est un peu étonné d'apprendre qu'ils aideraient à « ce que l'accumulation patrimoniale puisse également concerner les plus modestes ».

Vient ensuite un chapitre où Piketty reprend des propositions qu'il a défendues depuis longtemps, à savoir le retour à l'imposition des hauts revenus aux niveaux « confiscatoires » des Etats-Unis des années 1930. Le volet suivant est celui de « l'utopie utile » de l'impôt mondial sur le capital. C'est ici manifestement que Piketty a le plus à cœur de dire quel devrait être « le rôle idéal de l'Etat ». Mais l'époque où l'économie politique pouvait s'adresser à des princes éclairés est depuis longtemps révolue. Quand on sait le sort fait à la très modeste proposition de taxe sur les transactions financières (« taxe Tobin »), on reste sceptique et on attend avec impatience le chapitre sur la dette publique. Piketty nous a dit que les rapports de force sont décisifs. On pourrait donc penser qu'une large mobilisation politique pour l'annulation de la dette et la socialisation du système bancaire soit reconnue comme un levier important qui desserrerait l'étau de l'oligarchie financière ? Las ! Ce serait courir le risque « de panique bancaire et de faillites en cascade ». Nous voici donc renvoyés de nouveau à un « impôt exceptionnel ». Reste à saluer la clarté et l'intelligence de la présentation des données. Sur les inégalités, chacun a désormais les pièces en main. ■

Instrument de mesure

Poursuivant le travail de Simon Kuznets (1901-1985) sur les Etats-Unis, dans *La Part des hauts revenus dans le revenu et l'épargne* (1953), première tentative de mesure de l'inégalité, la World Top Incomes Database (WTID), dont le projet est issu des premiers travaux de Thomas Piketty, rassemble aujourd'hui une trentaine de chercheurs de par le monde. C'est la plus vaste base de données historiques sur les inégalités de revenus, intégrant plus de 25 pays. Elle est accessible en ligne. Topincomes.parisschoolofeconomics.eu

Des fictions pour se représenter les inégalités

Le *Capital au XXI^e siècle* mobilise romans et séries télévisées pour analyser nos représentations de l'argent. Exemples.

Le Père Goriot. Vaut-il mieux étudier et trouver un bon emploi ? Ou, comme le conseille Vautrin à Rastignac dans *Le Père Goriot*, se contenter d'épouser une héritière ? La réponse à cette question varie au fil des générations, bien sûr. Pour celle née dans les années 1910-1920, comme pour celle née dans les années 1940-1950, il est plus rentable, nous apprend Thomas Piketty, de vivre de son travail que de faire un héritage, même dans les 1% les plus élevés – à une condition (et non des moindres) : que son emploi se situe dans les 1% les mieux payés. En revanche, pour les Rastignac nés dans les années 1970-1980, le choix de vie est plus complexe : il peut être intéressant de faire un bon mariage. Ils vivent en effet « entre le monde cynique de Vautrin (où l'héritage dominait le travail) et le monde enchanté des « trente glorieuses » (où le travail dominait l'héritage) ».

Les 1% des héritages les plus élevés ainsi que les 1% des emplois les mieux payés assurent tout de même un niveau de vie entre 10 et 13 fois plus élevé que le niveau de vie populaire. Au temps de Balzac, les proportions étaient, pour l'héritage, de 25 à 30 fois le niveau de vie populaire, et, pour le travail, de 10 fois. Fait notable : si l'on mesure en part de ressources globales, l'héritage reprend, pour la génération née dans les années 1970-1980, une « importance inconnue depuis le XIX^e siècle ».

Mad Men. L'Amérique a bien changé depuis Kennedy. Elle était encore, dans les sixties, très éprise d'égalité. Entre les années 1950 et 1970, à l'époque où se situe la série « Mad Men », les Etats-Unis connaissent même la phase la moins inégalitaire (économiquement) de leur histoire, nous apprend Thomas Piketty. Le mandat de Ronald Reagan amorce un grand renversement de tendance. La hausse des inégalités s'explique pour une large part par « la montée sans précédent de l'inégalité des salaires, et en parti-

culier par l'émergence de rémunérations extrêmement élevées au sommet parmi les cadres dirigeants des grandes entreprises ». On pense à la série « Damages », qui met en scène, dans certaines saisons, de cupides grands patrons. Par ailleurs, cette évolution s'accompagne d'une nette baisse du taux supérieur d'imposition sur le revenu, qui avait longtemps été au dessus des niveaux appliqués en France.

Du côté de chez Swann. A l'époque où Proust signe le premier tome d'*A la recherche du temps perdu*, Paris rassemble un vingtième de la population française mais le quart des patrimoines. La concentration des fortunes est frappante. Elle est même si extrême qu'il « est naturel de se demander jusqu'où elle aurait pu monter en l'absence de guerre ». Un siècle plus tard, en 2013, les patrimoines ont retrouvé toute leur prospérité. Mais ils sont moins concentrés : une des leçons du livre est l'apparition d'une classe moyenne patrimoniale qui possède environ un tiers du patrimoine national. ■ J. Cl.

Le pays de Troy Blacklaws va mal et « Un monde beau, fou et cruel » le confirme. Mais ce roman-western bourré de vitamines en dit aussi la splendeur déjantée

Gueule de bois sud-africaine

CATHERINE SIMON

Troy Blacklaws, a priori, est comme tout le monde : il ne crache pas sur les tubes de Johnny Clegg, le chanteur sud-africain blanc des années anti-apartheid (qui a inspiré le titre de son livre), et vénère la figure de Nelson Mandela. Normal : quand ce dernier a quitté la prison de Robben Island, le 11 février 1990, Blacklaws était âgé de 25 ans et, sans doute, en regardant la télévision ce jour-là, a-t-il hurlé de joie, à l'instar de dizaines de millions d'habitants de la future « nation arc-en-ciel ».

Les héros de ses premiers romans, *Karoo Boy* (Flammarion, 2006) et *Oranges sanguines* (Flammarion, 2008), étaient à son image : de jeunes Blancs, confrontés aux cruautés universelles de l'enfance et baignant dans le délire particulier de l'apartheid – comme l'a été l'auteur, né en 1965 dans la province du Natal. Avec *Un monde beau, fou et cruel*, le romancier tourne la page. L'Afrique du Sud où il nous plonge à la gueule déformée des lendemains qui déchantent : la gueule de bois.

A vrai dire, sur ce point aussi, Troy Blacklaws est comme tout le monde. S'il vivait à Paris, sûrement aurait-il souri devant les parodies d'affiches politiques de l'artiste Brett Murray, qui expose, parmi des dizaines d'autres artistes sud-africains d'une modernité et d'une richesse époustouflantes, à La Maison rouge (jusqu'au 22 septembre). L'une de ces affiches, peinte à gros traits, met en scène

de vaillants militants, criant, sur fond de township, « *We demand Chivas, BMW's and bribes* » (« on veut du Chivas, des BMW et des pots-de-vin »)...

Trafiquants d'êtres humains

Dans l'Afrique du Sud de Blacklaws, la corruption, la frénésie de consommation, l'abandon de toute morale sont également omniprésents. « (...) Pour beaucoup de gens des bidonvilles, "liberté" n'est qu'un mot, aussi flou que le mot "ironie". Pour ces gens, rien n'a changé. A part la couleur

UN MONDE BEAU, FOU ET CRUEL (Cruel Crazy Beautiful World), de Troy Blacklaws, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Pierre Guglielmina, Flammarion, 288 p., 19 €.

de leur chef », songe le jeune Jerusalem, dit « Jero », l'un des principaux protagonistes d'*Un monde...* La route de cet étudiant du Cap, grand ado métis et déboussolé, va croiser celle d'un émigré, Jabulani, l'un de ces *makwerekwere*, terme insultant et xénophobe, utilisé en Afrique du Sud pour désigner les étrangers venus des quatre coins du continent afin de « trouver un petit carré de sable où construire leur cabane ». Tous deux, le métis et l'immigré, sont en butte à l'hostilité des racistes de tout poil.

Jabulani Moyo arrive du Zimbabwe : professeur d'anglais, il a été chassé de son collège pour s'être moqué publiquement des chemises « aux motifs javanais » du président-dictateur Robert Mugabe. Afin de nourrir sa famille, Jabulani prend la route de l'eldorado le plus proche, l'Afrique du Sud, où près d'un million de ses compatriotes sont déjà venus tenter leur chance. Mais à peine a-t-il atteint la frontière qu'il est enlevé par un gang de *gumagumas*, trafiquants d'êtres humains, qui l'emmenent illico dans une ferme-prison où l'on cultive, sans frais, des champs géants de marijuana. Les filles, elles, connaissent un sort plus dur encore – violées, générale-

ment, avant d'être vendues comme bonniches ou prostituées. Bienvenue dans l'Afrique du Sud postapartheid...

On retrouve, dans ce roman-bolide aux allures de western, des thèmes chers à Blacklaws : comme dans *Karoo Boy*, dont le héros est un adolescent qui a perdu son frère jumeau, le jeune Jero doit faire le deuil de sa sœur, morte dans des circonstances effroyables – qu'on ne découvre qu'à la fin. Ce qui ne constitue pas une grande surprise, tant le tableau que Blacklaws fait de son pays natal est sombre.

Mais ce qu'il décrit et invente, ces scènes cocasses ou d'une immobilité absurde, ces images qui transforment un cauchemar en conte grimaçant, sublimé, font que Troy Blacklaws n'est pas un écrivain comme tout le monde. Les figures secondaires qu'il dessine, ces portraits de femmes, notamment, déjantées et généreuses, contredisent, par leur énergie formidable, le pessimisme ambiant. L'univers qu'il construit, proche de l'écriture cinématographique et de la bande dessinée, est l'un des plus chaleureux qui soit. Un roman bouillonnant, vigoureux, humaniste. ■



Emigrés zimbabwéens à Johannesburg, 2011. PEP BONET/NOOR

Sans oublier

Tous des parasites

Une blague entre scientifiques donne son titre au roman : les organes humains ne seraient que des parasites qui auraient évolué, et le cœur, siège des émotions, lieu où s'arbitre le combat permanent entre le Bien et le Mal, se serait imposé « par effraction ». C'est en tout cas ainsi qu'il se manifeste chez les protagonistes du cinquième roman de l'Écossais James Meek – le troisième traduit. Certains d'entre eux sont plutôt portés sur les bonnes actions (comme Rebecca, chercheuse de génie qui s'inocule un parasite pour vérifier son efficacité dans la lutte contre le paludisme), d'autre pas du tout (son frère, Ritchie, ex-rock star devenu producteur d'émissions décérébrantes pour ados). Ils vont pourtant être confrontés de la même manière à leurs manquements et à leur hypocrisie quand le fiancé éconduit de Rebecca, directeur d'un tabloïd, voudra faire chanter Ritchie : le silence sur ses frasques contre des secrets scabreux sur sa sœur. *Le Cœur par effraction* fait de questions morales éternelles le ressort de son efficace suspense, tenu tout au long de cette ample satire sociale aux personnages principaux et secondaires admirablement campés. ■ R.L.

► **Le Cœur par effraction** (*The Heart Broke in*), de James Meek, traduit de l'anglais (Écosse) par David Fauquemberg, Métailié, 528 p., 21 €. Signalez, des mêmes auteur et traducteur, la parution en poche d'*Un acte d'amour*, Métailié, « Suites », 448 p., 12 €.

L'éveil de Célestin

Né avec le XX^e siècle, Célestin Arepo est un homme gris, sans ami, comptable dont les mots croisés sont l'unique passion. Quand il se lie avec Mathieu, le gardien du cimetière de Montmartre, et que celui-ci l'emène à la pêche, Célestin se surprend à divaguer. Des visions, des fictions l'envahissent. Joie nouvelle : « *Serait-il devenu poète ?* » Lancé, après une rencontre amoureuse, dans une quête métaphysique, Arepo finira peut-être par trouver les réponses à ses questions dans son nom même. Celui-ci figure sur une étrange plaque de Pompéï, à propos de laquelle un retable allemand a des révélations à lui faire... Pour son premier roman, où la fine moquerie se mêle

au mysticisme, Jérôme Millon surprend par son talent et la sûreté de son écriture aux accents flaubertiens. ■

Dominique Le Guilledoux
► **Vie et destin de Célestin Arepo**, de Jérôme Millon, La Fosse aux ours, 124 p., 16 €.



Extrait

« Zero, Canada Dry, Dove Bait et Jabulani étudient une carte sur la table de la cuisine. Une multitude de verres raconte l'histoire d'une longue nuit. Phoenix regarde par la fenêtre Miriam en train de faire des mouvements de tai-chi au clair de lune. Elle danse au milieu de sa colonie de nains avec un invisible amant venteux. Les nains sourient de le voir soulever sa jupe. Ils sourient du sourire qu'il fait naître sur ses lèvres. Ils sourient à la vue du serpent jaune (le souvenir d'un tuyau) se tortillant à travers le jardin jusqu'à la piscine vide.

« Les filles se font prendre par les gumagumas à la frontière. »
Le doigt de Zero se déplace vers le sud, de la province du Limpopo à Bloemfontein dans l'ancien Etat libre d'Orange.
« Elles finissent dans un bordel où bien sont vendues comme femmes de ménage. Il ne reste plus la moindre trace d'une fille comme ça. Elle peut disparaître sans que nul ne s'en soucie le moins du monde. »
Il souffle entre ses lèvres. Pouf. »

UN MONDE BEAU, FOU ET CRUEL, PAGE 203

Une aimable vieille dame indigne

L'Australien Alex Miller crée avec « Autumn Laing » un fascinant personnage de femme

JOSYANE SAVIGNEAU

Alex Miller, 76 ans, né britannique, devenu australien, est, comme l'a dit le romancier irlandais John Banville, « un magnifique écrivain que l'Australie semble avoir trop longtemps voulu garder pour elle ». Auteur d'une dizaine de romans et de nombreuses nouvelles, il a reçu en Australie les prix littéraires les plus prestigieux. Les Français ont pu le découvrir en 2012 avec *Love-song* (Phébus), un roman au très beau personnage féminin.

C'est encore une femme qui porte ce nouveau récit, *Autumn Laing*. Autumn, qui approche les 85 ans, détestait son prénom, Gabrielle. Elle a choisi le surnom que lui donnait son oncle tant aimé. C'est une vieille dame indigne, provocatrice, lucide,

qui intrigue et fascine. Un personnage qu'aurait aimé la romancière française Dominique Rolin (1913-2012), qui disait : « *Cruauté bien ordonnée commence par soi-même*. » Ce pourrait être la devise d'Autumn, qui, le 1^{er} janvier 1991, décide d'écrire ses Mémoires.

Elle veut retrouver ce qui « a commencé cinquante-trois ans » auparavant. Ce qui a agité et troublé tout un groupe d'intellectuels et d'artistes dont elle était en quelque sorte l'égérie. Elle est la dernière survivante et, avant de mourir, elle se doit de raconter leur histoire, et surtout l'irruption, dans cette coterie et dans sa propre vie, d'un artiste de dix ans son cadet, devenu le peintre le plus célèbre d'Australie, Pat Donlon.

Travail de mémoire

« La vérité de Pat Donlon, c'est d'elle que je parle ici (...). Et de moi-même. De la torture qui accompagne les grandes visions. De cela, et de la beauté et du terrible prix à payer pour vivre un amour illégitime. De la

torture de voir ce que les autres n'ont pas encore vu. » Ce projet, cette volonté de réflexion sur l'art d'une époque, sur la fiction et la vérité, pourrait donner un livre lourd et didactique. Alex Miller y échappe par son art de la narration, par son talent des portraits – qui sont les chapitres censés être écrits par Autumn.

Ce travail de mémoire l'épuise. Elle revit le drame de son existence. L'arrivée de Pat Donlon, jeune artiste pas encore reconnu, fasciné par Rimbaud. Elle, qui est très heureuse avec son mari, Arthur Laing – qu'elle ne quittera jamais –, comprend que Pat Donlon a un avenir et ne doit pas se laisser décourager par l'hostilité d'un prestigieux critique d'art. Elle décide de l'encourager. Mais elle se prend de passion pour lui. Une attirance qu'il partage – ou feint de partager, on ne saura jamais vraiment la vérité. D'autant que, lorsqu'il peut voler de ses propres ailes, il abandonne Autumn et ses amis.

Avec Autumn, ou plutôt avec Alex Miller, on est embarqué dans cette his-

toire, on se prend à craindre que la narratrice n'arrive pas au bout de son aventure. Car les médecins veillent. Elle devrait se ménager, et avant tout cesser de fumer : « *M'abstenir de fumer ne va pas avec la description que j'ai brossée de moi cette année : celle d'une indescriptible vieille harpie, seule survivante d'une ère de grandeur passée et porte-drapeau de la vérité de son époque. Cette femme-là fume et écrit, dotée d'une énergie hors du commun qui lui permet de tout entreprendre.* » C'est cette femme-là qu'on accompagne pendant une année entière, dont on découvre les blessures – l'impossibilité, après un avortement dans sa jeunesse, d'avoir des enfants –, mais surtout l'inépuisable vitalité, la capacité de se mettre en danger. Elle veut écrire un tombeau de Pat Donlon, mais c'est elle qu'on aime. ■

AUTUMN LAING, d'Alex Miller, traduit de l'anglais (Australie) par Françoise Pertat, Phébus, 448 p., 24 €.

Invitation à Kunze

Le 1^{er} août, Reiner Kunze a eu 80 ans. Pour fêter l'anniversaire de ce grand poète, que son exigence stylistique comme son intransigeance éthique ont condamné à quitter dès 1977 l'Allemagne de l'Est, Cheyne, qui avait publié dès 2001 *Ein Tag aus dieser Erde* (« Un jour sur cette terre »), lui a commandé une anthologie personnelle de son œuvre et en a fait l'un des invités d'honneur des Lectures sous l'arbre au Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire), cet été. Ce corpus, qui intègre près d'une vingtaine de textes traduits par Mireille Gansel, infatigable passeuse de cette œuvre aussi dépouillée que bouleversante, est l'invitation la plus convaincante qui soit pour

découvrir une voix singulière et nue. ■ **Philippe-Jean Catinchi**
► **Invitation à une tasse de thé au jasmin**, de Reiner Kunze, anthologie bilingue établie par l'auteur et traduite de l'allemand par Mireille Feuillet, Cheyne, « D'une voix l'autre », 208 p., 25 €.



REINER KUNZE

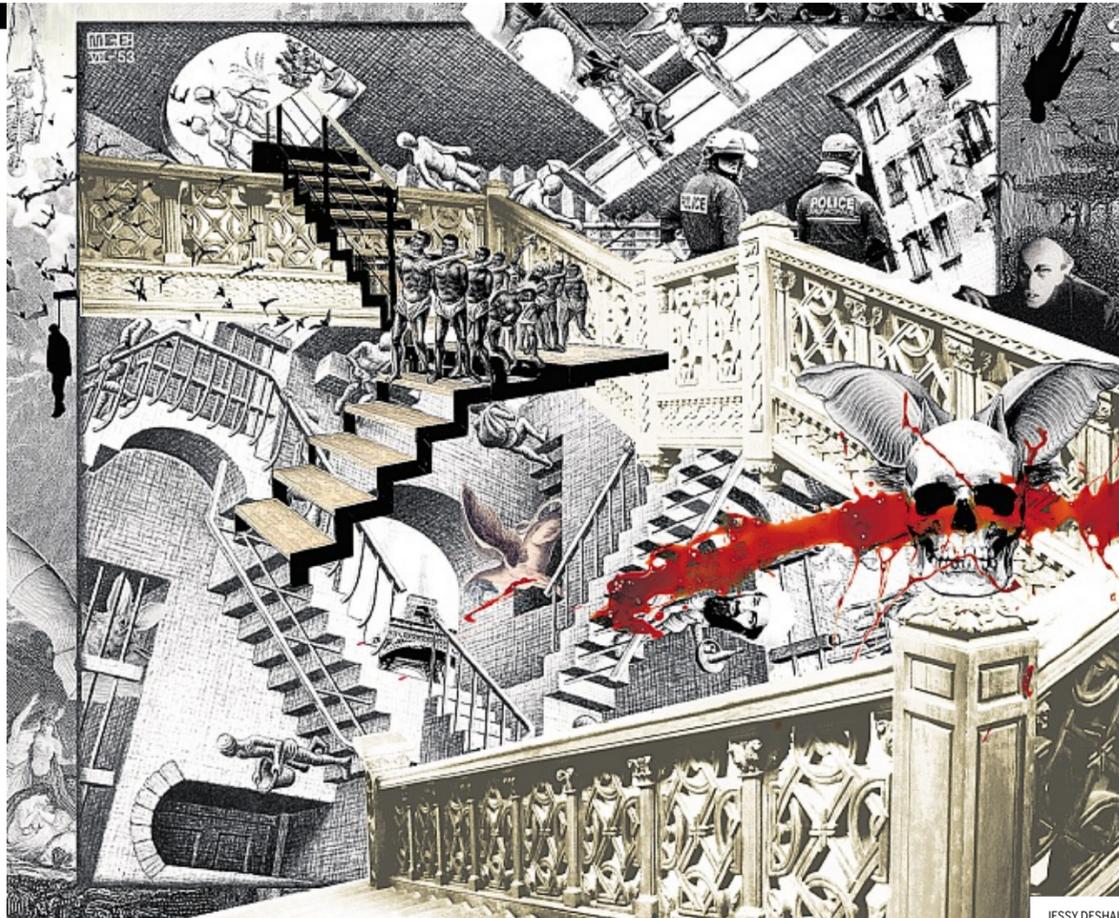
Une affection brutale terrasse le narrateur. « Palladium », premier roman saisissant de Boris Razon, est le journal de la paralysie, de la peur de mourir, du délire... et du retour à la normale

L'empire de la douleur

PIERRE ZAOUÏ
philosophe

Palladium est le premier roman de Boris Razon. Il nous raconte l'histoire vraie et folle d'un jeune homme de 29 ans intégralement paralysé en quelques jours, entre coma, *locked-in syndrome* et *near death experience*. On commence à suivre le narrateur peu de temps avant l'apparition des premiers symptômes, suivant un compte à rebours apparemment précis : J-64, J-62, etc. Mais, très vite, ce dernier implose sous la brutalité et la vitesse de la paralysie complète qui, en coupant Boris des autres et du monde, sinon à travers des voix ou des échos lointains, le coupe du temps et de l'espace. On ne saura jamais l'étiologie exacte de son état – une ciguatera, une maladie de Lyme, une méningo-radculite ? Ce n'est de toute façon pas très grave, puisque personne, ni lui ni les médecins, encore moins le lecteur, ne semble y comprendre quoi que ce soit, et pas davantage quand apparaissent les premiers extraits du dossier médical ponctuant la narration comme autant d'accroches à un réel qui échappe de toutes parts. Qu'est-ce que ça veut dire, devenir du jour au lendemain un corps inerte, sans porte ni fenêtre, qui n'est plus que douleur et que l'on maintient en vie vaillé que vaillé à coups de sondes parentérales et d'assistance respiratoire ?

Il faudrait peut-être renverser terme à terme la célèbre définition que donnait le physiologiste René Leriche (1879-1955) de la santé pour essayer, sinon de comprendre, du moins d'entrevoir l'expérience effroyable qui nous est ici décrite. Si la santé est la vie dans le silence des organes, alors la maladie devient la hantise de la mort dans le délire des organes. Car la peur de mourir éclate à chaque page, passant de la conscience au rêve et du rêve à ce que le rêve a pour fonction de cacher. Et ça délire en tous sens dans ce corps plongé hors de lui-même et hors du monde commun. Ça délire les races, les peuples, les classes, les religions, la ville, la banlieue, les continents – de Paris à un Ecully encaillé et de carton-pâte, de cette banlieue de Lyon à un Singapour fantasmagique et retour au fond de la Seine. L'histoire et les mythes anciens – déluge, crucifixion, apocalypse, résurrection –, comme l'histoire plus récente des camps de la mort et des brutalités coloniales fondue dans nos angoisses modernes – émeutes urbaines, terrorismes, Ben Laden ou Ahmadinejad ; le tout s'engrenant dans le délire emboîté des mythes contemporains – zombies, vampires, goules ou hommes-oiseaux. Et



JESSY DESHAIES

ça délire plus encore les désirs troubles et les fantasmes inavouables – crus, sales, éculés. Les sécrétions organiques de toutes sortes – sang, pisse, merde, foutre... Les terreurs et la violence et la haine et la culpabilité. L'infamie et l'héroïsme, la

honte et la gloire. « *La douleur est un monde* », écrit Boris Razon, « *un langage et un paysage* » qui mêle inextricablement nos tréfonds les plus noirs et les catastrophes incontrôlables du passé et du présent.

En un sens, ce roman s'inscrit donc

dans le genre aujourd'hui bien établi de la littérature de maladie, sauf qu'ici l'expérience de l'affection organique se transmue soudain en expérience de la folie et le récit de soi en récit de l'autre, celui que le narrateur était avant ou pendant sa claus-

tration. Du même coup, on en sort plus troublé – ce n'est plus l'expérience encore commune d'une conscience en prise aux souffrances du corps, comme on peut en lire si souvent, mais l'expérience plus radicale d'une conscience d'après-coup cherchant comme elle peut à re-fictionner les fictions qui l'envahirent lorsque son corps l'abandonna complètement à elle-même.

En un autre sens, on croit percevoir un projet légèrement autre, une recherche plus universelle sur la nécessité de cesser d'être un sujet pour parvenir à écrire, une sorte de variation à la fois littérale et tragique sur l'univers kafkaïen : métamorphose, terrier, château labyrinthique, verdict, recherche désespérée d'une issue, mise à mort dans un terrain vague, avec extraits du dossier médical en guise de

La maladie ne grandit jamais, n'enrichit jamais ; ce qui ne nous tue pas nous rend plus triste

« *rapport à une académie* ». Toutes les métaphores par lesquelles le narrateur tente de saisir son état – sarcophage, labyrinthe, sphinx, tunnel... –, toutes les images qui le hantent – de putains japonaises aux corps putréfiés en apesanteur ou suspendus à des poutres – ne tiennent pas et éclatent ainsi à chaque seconde en gouttelettes de souffrance nue, sans phrase.

En un troisième sens encore, on s'approche plutôt, surtout dans la seconde partie du livre, d'une pure littérature sous drogues qui fait éclater toute séparation stable entre le réel et l'imaginaire. Cet effondrement en soi-même de Boris Razon est un « festin nu » aux hallucinations paranoïaques et amères ; ou encore une « connaissance par les gouffres » qui s'achève en « misérable miracle ». Les drogues hallucinogènes diraient la vérité du corps et de l'esprit poussés à leurs limites : l'expérience de leur naissance et de leur mort. C'est peut-être même ici que Boris Razon s'avère le plus convaincant et le plus touchant. Son « palladium », frêle figure protectrice de sa cité intérieure, qui rime avec opium et laudanum, énonce une vérité tragique de l'expérience aux limites de la maladie : elle ne grandit jamais, n'enrichit jamais ; ce qui ne nous tue pas nous rend plus triste.

On pourra toujours alors reprocher à ce premier roman certains défauts du genre, il n'empêche ; c'est un livre dont on ressort les yeux rouges, ému, déplacé. ■

PALLADIUM, de Boris Razon, Stock, 474 p., 22 €.

Extrait

« J-30. (...) Ce jour-là, c'était encore des mots. Je me disais que je pourrais utiliser ce temps passé à l'hôpital pour écrire, qu'il me faudrait un dictaphone qui se déclenche à la voix. J'en ai demandé un à Caroline, comme ça, je pourrais toujours dicter. Je regarde ça avec amusement maintenant, cet acharnement à vouloir utiliser son temps, le mettre à profit. Ecrire, quelle vanité ! Ceux qui vivent ne savent rien. Mais jusque-là, j'y croyais. En fin de matinée, la médecin est arrivée pour la ponction lombaire. Je lui ai dit que j'étais fatigué, elle avait

l'air de le savoir. Elle ne m'a pas demandé si j'avais peur. Pendant qu'elle préparait son matériel avec les infirmiers, un externe a passé sa tête dans l'entrebâillement de la porte, il voulait savoir ce qu'elle faisait. Je ne comprenais pas très bien les raisons de son regard de chien docile et puis ça s'est éclairci. Il voulait faire le geste médical. Il voulait s'entraîner sur moi. J'étais saisi, couché de côté, le dos en boule. Je ne pouvais rien dire mais tout en moi s'était raidi, tout criait : « Non, je ne veux pas, pas lui, non je vous en prie. » La médecin m'a libéré

sur le champ : « Tu veux faire la ponction lombaire, c'est ça ? Non, là c'est pas le moment, j'ai besoin qu'elle soit parfaite pour l'analyse. (...) Et puis elle m'a piqué entre les vertèbres. A un moment, elle a dit : « Et merde, moi qui voulais que ce soit nickel, c'est raté. » Elle parlait de sang, je ne comprenais pas bien (...) A partir de là, je n'ai plus pu me lever. Mes membres se sont vidés de leur substance, de leur sens. Très progressivement, de manière implacable, tout a foutu le camp. »

PALLADIUM, PAGES 70-71

Les ambitions de Karine Tuil

« L'Invention de nos vies », son nouveau roman, est plein d'énergie et de fougue. Un peu trop ?

RAPHAËLE LEYRIS

Difficile de ne pas entendre dans le titre une possible définition du roman. *L'Invention de nos vies* semble désigner la fiction comme le lieu où nous raconter – tous. En intitulant ainsi son neuvième livre, Karine Tuil affiche son ambition de proposer le roman ou, disons, un roman total – social, d'amour, de réflexion sur l'époque autant que sur la littérature. Et qui fait du mensonge le point commun de ses personnages, acharnés à travestir leur identité, à se fabriquer une nouvelle histoire.

Le premier, celui autour duquel tout tourne, c'est Sam Tahar. Ce Français de 40 ans a tout réussi : sa vie professionnelle, comme avocat parmi les plus cotés de New York, et sa vie conjugale, mari d'une héritière de la très haute bourgeoisie juive américaine, avec qui il a deux enfants. Mais cette existence repose sur un mensonge. Au sortir de brillantes études, las de voir sa candidature sous le nom de Samir Tahar refusée par les cabinets d'avocats auxquels il proposait ses services, il a abrégé son prénom en « Sam ». Et, petit à petit, réinventé son histoire familiale – celle d'un garçon né d'immigrés tunisiens musulmans – en se faisant passer pour l'orphelin d'un couple de juifs morts dans un accident de voiture. Ces données biographiques,

il les a empruntées à Samuel Baron, l'ami de ses 20 ans, perdu de vue après qu'ils se sont disputé la même femme. La sublime Nina, par pitié, par lâcheté, est restée avec Samuel. On la découvre toujours aux côtés de celui-ci, assistant social malheureux et écrivain sans livre. Un soir, en zappant, ils tombent sur une interview de leur ancien ami à la télévision américaine, et découvrent ce qu'il est devenu, puis ses emprunts biographiques à Samuel, lequel propose à Nina de le revoir pour le confondre.

Ainsi se met en place la mécanique de ce roman qui s'intéresse triplement à la réussite : sociale, amoureuse et littéraire aussi, puisque Samuel, bientôt quitté par Nina, se relance dans l'écriture de son roman. Publié, *La Consolation*

devient un phénomène de société. Samuel triomphe aussi brutalement que Samir s'achemine vers sa chute.

Se colleter au siècle

Au travers des passages sur la consécration soudaine de Samuel, dans les deux pages qui condensent des extraits d'articles sur *La Consolation* (« chef-d'œuvre », « grand livre » pour les uns ; « roman mineur », « imposture » pour les autres), Karine Tuil montre qu'elle ne croit guère à la nuance en matière de critique littéraire. Tentons pourtant de lui prouver que celle-ci est possible.

D'abord, *L'Invention de nos vies* vaut d'être salué pour ses hautes visées. Pour son envie de se colleter au siècle, de creuser plus avant encore que les huit précédents

romans de l'auteur la question de l'identité, et d'embarquer son lecteur dans un livre plein de fougue. Son énergie est indéniable, notamment dans les premières pages qui happent d'emblée, et quand bien même leur électricité tient en partie à un procédé irritant – le recours au « / » pour remplacer « et » et « ou », introduire des volts dans la phrase et produire un effet d'accumulation.

Ce tic témoigne, en un sens, du goût de l'auteur pour l'hyperbole, dont pâtit, de manière plus générale, *L'Invention de nos vies*. Les quartiers où Samir a grandi, et où vivent aujourd'hui Samuel et Nina, ne sont pas seulement délabrés ou malfamés : ils concentrent tous les faits de société estampillés « banlieue », combats de chiens nommés Hitler et tournan-

tes quotidiennes dans les caves inclus. Nina n'est pas que belle, elle est la créature la plus sensuelle que vous ayez jamais croisée ; Samir n'a pas juste un grand appétit sexuel : c'est un prédateur obsédé et magnétique... Cette tendance à l'emphase se retrouve dans la démonstrativité générale du texte, qui pêche par son nombre élevé de sous-intrigues parfois caricaturales, et sans nécessité pour son économie – d'où un double problème de crédibilité et de rythme. Ironique morale : tandis que ses personnages découvrent que l'ambition peut être une entrave, Karine Tuil se retrouve piégée par la sienne. Dommage. ■

L'INVENTION DE NOS VIES, de Karine Tuil, Grasset, 504 p., 20,90 €.

Jean-Philippe Toussaint clôt en beauté sa tétralogie sur Marie

Ni tout sucre ni tout miel

RAPHAËLE LEYRIS

Une bouteille d'acide chlorhydrique. C'est sur cette image que s'ouvrait *Faire l'amour* (Minuit, 2002) et, avec lui, l'ensemble romanesque dit « Marie Madeleine Marguerite de Montalte », consacré à la rupture toujours recommencée entre cette dernière, créatrice de mode, artiste, femme d'affaires, et le narrateur. Avec le dangereux flacon, que celui-ci gardait à portée de main, Jean-Philippe Toussaint annonçait que son cycle sur l'amour, qui nous emmènerait de Tokyo (*Faire l'amour*) à l'île d'Elbe (*La Vérité sur Marie*, 2009), en passant par la Chine (*Fuir*, 2005) et Paris, se plaçait sous l'égide du corsif et de la menace.

Et voici que *Nue*, le dernier tome de sa tétralogie superbe – dont chacun peut se lire isolément –, débute sur du miel. Dans la scène inaugurale, sans lien direct avec les aventures amoureuses en cours depuis onze ans, Marie s'est mis en tête de créer une robe composée de cette matière (« Une robe

en lévitation, légère, fluide, fondante, lentement liquide et sirupeuse ») et de faire défiler un mannequin ainsi enduit, suivi par un essaim d'abeilles.

Est-ce à dire que ce roman de clôture est tissé de sucre, doublé de guimauve ? Que nenni. Prends garde à la douceur, semble avertir Jean-Philippe Toussaint : il suffit d'un pas légèrement hésitant, d'un temps de retard, pour que les abeilles fondent ensemble sur la jeune femme tout emmiellée. Dans ce basculement, dans la magie qui se rompt, Jean-Philippe Toussaint dit quelque chose de l'autorité à inventer cette robe impossible et sublime, et nous à y croire, même si le danger de voir s'effondrer l'édifice fictionnel est là, tout près. En quoi ce moment rappelle une scène frappante de *La Vérité sur Marie*, où un pur-sang vomissait dans un avion, alors que le narrateur affirmait qu'une telle réaction était physiologiquement impossible à un cheval (l'auteur revient sur ce coup de force narratif dans un entretien avec Pierre Bayard, ajouté à la réédition en poche de *La Vérité*...).

Mais reprenons : nous avions laissé les deux personnages sur l'île d'Elbe, où se trouve la maison familiale de Marie, occupés à faire l'amour après avoir échappé à un



Jean-Philippe Toussaint.
BEOWULF SHEEHAN/PEN/OPALE

incendie. Fallait-il en déduire que leur histoire avait repris ? Pas du tout : à peine rentré à Paris, le narrateur se retrouve à attendre un coup de fil qui ne viendra pas avant deux mois. Le temps de se remémorer des événements advenus à Tokyo, et qui avaient été tenus hors champ de *La Vérité sur Marie*, en une cascade temporelle et un jeu avec les perspectives épatants.

Effluves écoeurants

Après être revenu en pensée sur les lieux tokyoïtes de leur (dés)amour, le narrateur va retourner avec Marie sur l'île d'Elbe, quand elle lui aura demandé de l'y accompagner pour assister à des obsèques. Ils y seront accueillis par un nouvel incendie, celui d'une chocolaterie, dont les effluves écoeurants viennent définitivement annihiler l'idée que *Nue* pourrait être un roman sucré.

Arpenter les mêmes lieux, refaire les mêmes gestes... « *Tout véritable amour (...) n'est-il pas toujours, nécessairement un ressassement ?* », demande le narrateur. Un ressassement ou une « *continuelle reprise* » qui est le cœur de la démarche de Jean-Philippe Toussaint dans ce cycle, et l'une des caractéristiques du personnage de Marie, avec sa « *disposition océanique* », qui saute soudain aux yeux de son (ex – ou pas) amant, disposition qui tient à sa « *forme d'exaltation particulière* », mais aussi au ressac de ses sentiments pour lui.

La dimension miraculeuse de l'amour tient, elle, peut-être, à ce que cette alternance de marées sentimentales hautes et basses ne repousse pas plus le narrateur qu'il ne lassent le lecteur.

Car l'océan change sans cesse. Et Marie aussi, qui reste certes « *tuante* », mais qui, dans la scène liminaire du miel, révèle un nouvel aspect de sa personnalité. A la fin du défilé, en pleine catastrophe, la créatrice vient saluer, « *comme si c'était elle qui était à l'origine de ce tableau vivant* ». L'obsessionnelle de « *la perfection, l'excellence, l'harmonie* » a « *apposé sa signature sur la vie même, ses accidents, ses hasards, ses imperfections* ». Connue pour faire naître l'apparente simplicité de ses textes d'un long travail, comme il le détaillait dans *L'Urgence et la Patience* (Minuit, 2012), Jean-Philippe Toussaint, au moment de clore ce cycle extraordinairement travaillé, intriqué, dit la part de hasard dans la création. C'est comme si cet aveu le libérait, l'autorisait à tenter de nouvelles expériences avec sa phrase – plus libre, plus rythmée. Et à glisser quelques gouttes de miel dans son flacon d'acide. ■

NUE, de Jean-Philippe Toussaint, Minuit, 176 p., 14,50 € (en librairie le 5 septembre). Signalons, du même auteur, la parution en poche (à la même date) de *La Vérité sur Marie*, Minuit, « Double », 224 p., 7 €.

Sans oublier

Apprivoiser la langue

Quel cruel et délicieux voyage que cette enfance, à qui l'exil a été imposé ! Cruel, oui, car *Le Bleu des abeilles* raconte, avec la voix « *émerveillée et effarée* » d'une gamine de 10 ans, les choses de la vie en France, quand on y débarque, un matin, en costume d'immigré : des choses dures, lointaines et affreusement banales. Arrivées d'Argentine, début 1979, la fillette et sa mère s'installent au Blanc-Mesnil, en région parisienne. La mère est sans le sou et une compatriote, ancienne copine de fac, partage leur logement. A l'école, la petite a honte de son accent. Mais c'est là qu'elle noue ses premières amitiés – Astrid, si belle, malgré (ou à cause de) son œil de verre, Ana la fidèle et le trop gentil Luis, vite traité de « *tapette* » par un macho de sa classe.

Mais délicieux aussi, il l'est – et drôle, et savoureux – ce lent plongeon dans les mots et les langues ! Il y a les lettres hebdomadaires, en espagnol, que la gamine écrit à son père ; et puis, il y a le français, qu'elle découvre, avec son « *u* » si difficile et son merveilleux « *e* » muet. Car le père n'est pas là, il est en Argentine ; c'est un prisonnier politique. Il lit, en espagnol, dans sa cellule, ce que sa fille lit en français, au Blanc-Mesnil : les mêmes romans, comme cette *Vie des abeilles*, de Maurice Maeterlinck (1901), qu'ils commentent longuement, dans leurs conversations de papier. Pour peindre *Le Bleu des abeilles*, hymne d'amour à la littérature, Laura Alcoba, dont c'est le quatrième roman, a puisé dans sa propre histoire – et dans les lettres de son père. Superbe. ■ Catherine Simon

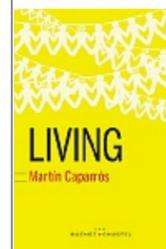
► **Le Bleu des abeilles**, de Laura Alcoba, Gallimard, 128 p., 15,90 €.

L'Argentine des morts-vivants

Ils font une assemblée immobile, silencieuse, familière. Installés au salon dans les fauteuils, dans les bergères, comme après ces repas du dimanche où l'après-midi s'éternise. Les « *Living* » sont dans le living-room. Et, pour le coup, l'éternité, vraiment, leur appartient. Dans une Argentine qu'on dirait d'aujourd'hui, les « *Living* » sont les morts que l'on conserve pour toujours près de soi grâce à une technique de taxidermie parfaite. Abolissant ainsi, s'il en est une, la frontière qui les sépare des vivants. « *L'embaumement est un avenir pour tout le monde...* » Nito en est persuadé. Gourou d'une étrange secte, il est né le 1^{er} juillet 1974, le jour de la mort du général Perón, dont il porte d'ailleurs le prénom : Juan Domingo. Avec le récit de sa vie,

Martin Caparrós déroule un roman déroutant, magnifique et troublant. A l'humour grinçant. Cynique, grotesque, émouvant. En suivant Nito et son drôle de destin, on accompagne l'histoire bouleversée des dernières décennies de la République argentine. Caparrós funambule... Il y a les discours politiques et les vies quotidiennes. La réalité et la fiction. ■ Xavier Houssin

► **Living** (*Los Living*), de Martin Caparrós, traduit de l'espagnol (Argentine) par Isabelle Gugnion, Buchet-Chastel, 556 p., 24 €.



Le jeu des apparences

C'est dur d'être une star. C'est dur d'être un cliché ambulancier, et de n'avoir jamais aucun effort à fournir pour séduire les femmes, qui « *se laissent cueillir comme des fruits mûrs* ». Lors qu'on propose au héros-narrateur de *Neverdays*, le troisième roman d'Alizé Meurisse, de changer ponctuellement d'apparence physique, grâce à un procédé révolutionnaire d'injections d'ADN, l'acteur saute sur l'occasion. Durant quelques jours, il sera M. Tout-le-Monde, petit, bedonnant, un bouton sur le front. Ce qui ne devait être qu'un jeu, « *le paroxysme de l'Actors Studio. Le système Stanislavski en seringue hypodermique* », devient une addiction. L'acteur prend goût à la vie normale et tombe amoureux d'une femme ne le connaissant que dans sa nouvelle peau. De cette idée loufoque, Alizé Meurisse tire un récit plus que réjouissant, dont le rythme ne faiblit jamais. Elle brosse de manière originale le portrait d'une époque gangrenée par le jeu des apparences, mais évite l'écueil du jugement moral. Six ans après *Pâle Sang bleu* (Allia, 2007), premier roman prometteur, qui semblait néanmoins se complaire dans une posture rock un peu adolescente, l'écrivain nous offre un texte d'une grande cohérence, sans jamais se départir de sa belle énergie et de son ironie. ■ Florence Bouchy

► **Neverdays**, d'Alizé Meurisse, Allia, 192 p., 9,20 €.



Tribecabulations de Manhattanites à Manhattan

Karl Taro Greenfeld se moque des bobos new-yorkais dans un premier roman acerbe

PALOMA BLANCHET-HIDALGO

Petit déjeuner en terrasse à Tribeca, quartier huppé de Manhattan. D'allègres bobos parcourent la presse, babillent, pérorent, font, d'un mot à l'autre, assaut d'obscénités ou de coquetteries. Ils sont mémorialiste, ingénieur du son, plasticien, écrivain, producteur de cinéma, la trentaine, qui, « *s'affichant artistes, en réalité hommes d'affaires* », jouissent en parvenus de leurs conquêtes sociales. Tous, à table, s'observent avec envie : « *Pourquoi le photographe mène-t-il si grand train alors qu'un génie comme moi se contente d'un loft spacieux ? Pourquoi (...) le sculpteur peut-il poursuivre sa liaison en toute impunité alors que mon badinage d'ivrogne risque de détruire ma vie ?* »

Les rires éclatent, les paris mondains – et cette haine, puérile, taiseuse, que couve la mise en scène de ces vies béates. Ce n'est pas le moindre des talents du journa-

liste Karl Taro Greenfeld que d'en camper, dans *Triburbia*, son premier roman, l'absurdité, s'inscrivant ici, sans autre intention que satirique, dans un flux où se mêlent monologues intérieurs et narration directe. Les voix s'entrelacent, s'évanouissent, resurgissent au gré de treize réjouissants chapitres. Elles s'allient, parfois, à celles des épouses – de jolis spécimens WASP pour la plupart, amateurs de poncifs et d'aphorismes.

« Femmes alpha »

Du gangster juif au cuisinier, du créateur au journaliste, le romancier suit ses « héros » entre Greenwich et West Broadway, au hasard de rues qu'empruntent stars, aristocrates et « *femmes alpha* », qui, « *enivrées par la certitude de leur rang* », « *traversent la société new-yorkaise à la "une" de Vogue* ». Certains, en revanche, ne participent pas à la liesse générale. Ainsi du marionnettiste, démiurge du dimanche, qu'une déception sentimentale conduira à réparer les vélos du coin. Pas exactement une vocation, admet-il, des années plus tard.

Échec artistique, luxe, sexe, pouvoir : les thèmes, séculaires, courent d'un bout à

l'autre du texte. L'hédonisme y côtoie la rage, l'ambition la détresse. Partout règne une crânerie teintée d'amertume. *Triburbia* procède par touches incisives, pointillisme duquel émane une langue truculente, ainsi qu'un art consommé du portrait. Se créent et se recréent, continuellement, des subjectivités, des existences sans guère de partage – tout au plus des frôlements, des solitudes qui se croisent. Instantané d'une époque où prévaut cette

logique darwinienne : « *surmonter les vacheries et les peaux de banane* », puis « *grimper au mât* ».

Sa composition fait du roman une traversée de la ville ponctuée d'étapes, de rencontres, de proses légères, comme pour en cerner la géographie. Un ancrage, donc : New York, plongée « *dans la célébration presque onaniste d'elle-même et de sa prospérité* ». Mais ce pourrait être Paris, ou Tokyo ; tour à tour désinvolte et tendre, Karl Taro Greenfeld laisse à son lecteur la liberté de se projeter en ses bourgeois rebelles. Sa lucidité le disposait à si bien les croquer. Faut-il le préciser ? L'auteur, évidemment, vit à Tribeca. ■

TRIBURBIA, de Karl Taro Greenfeld, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Françoise Adelstain, Philippe Rey, 288 p., 20 €.

Traverser le béton et les songes

Pour « La Conjuración », Philippe Vasset avait l'idée d'un perceur de tunnels. Mais le narrateur d'un précédent roman, un passe-murailles, a pris sa place

C'est d'actualité

Déboires camusiens

Baptiste-Marrey, qui devait faire paraître le 11 septembre, chez Fayard, *Albert Camus, un portrait*, à l'occasion du centenaire de la naissance du Prix Nobel, s'est vu interdire mi-août de publier en annexe 29 lettres inédites de l'écrivain, avec lequel il a entretenu une amitié de 1953 à sa mort, survenue en 1960. « Je ne vois ce qui, dans mon livre de souvenirs, porte atteinte à la mémoire de Camus. » Catherine Camus vient de s'y opposer au motif qu'il ne s'agit pas d'une correspondance croisée, comme elle l'avait cru, et pour laquelle elle avait donné une autorisation de principe à l'automne 2012. La fille d'Albert Camus a également confié au Monde être choquée par le portrait « en noir » de son père et l'analyse de son œuvre esquissés dans l'essai biographique précédant ses lettres. Catherine Camus ne s'oppose pas définitivement à la publication des lettres de son père, « à condition, précise-t-elle dans un courrier adressé à Fayard, le 19 août, qu'elles répondent à celle de M. Marrey » et soient contextualisées « sous l'angle strict de l'expérience commune ». Telle n'est pas la solution retenue par l'auteur et son editrice. L'ouvrage devrait donc paraître, expurgé, le 18 septembre.

« J'adore Jane Austen. S'il y avait un parc d'attractions Jane Austen, j'irais, sans aucun doute »

STEPHENIE MEYER, lors de la promotion d'*Austenland*, film de Jerusha Hess sorti aux Etats-Unis le 8 août, que l'auteur de la saga « Twilight » a produit.

Lire à Guantanamo

Enervé, John Grisham. Dans une tribune publiée par le *New York Times*, l'auteur de thrillers s'offusque qu'on empêche les détenus de Guantanamo de lire *La Transaction* et *L'Accusé* à cause de leur « contenu inacceptable ». La prison de la base américaine, à Cuba, proscrit de son corpus de 9000 titres les ouvrages jugés « antiaméricains, antisémites, anti-occidentaux », ceux traitant de sujets militaires, mais aussi tous les livres exprimant une violence excessive et des dysfonctionnements sexuels. Des critères d'appréciation plutôt flous. Pour preuve, demeurés interdits *Interventions*, de Noam Chomsky et *L'Archipel du goulat*, de Soljenitsyne, récemment refusé à un prisonnier qui en avait reçu un exemplaire de son avocat. Depuis qu'une poignée de journalistes et une délégation de membres du Congrès ont été autorisés, cet été, à visiter le camp 7, les révélations se multiplient sur les choix de lecture des 166 détenus. Figurent, en effet, parmi les livres le plus souvent empruntés, la saga d'Harry Potter, de J. K. Rowling, *Le Seigneur des anneaux*, de Tolkien, *Le Baiser*, de Danielle Steele, *Journal d'un enlèvement*, de Gabriel Garcia Marquez. Egalement très populaires, la romance sadomasochiste d'E. L. James, *Cinquante nuances de Grey* et *Millénium*, de Stieg Larsson.

Père et fille

« C'était une déclaration de paix pour se rapprocher, non une déclaration de guerre », explique Jean-Louis Fournier. Mais sa fille Marie n'a pas lu ainsi le manuscrit de *La Servante du Seigneur* (Stock), où l'écrivain témoigne de sa tristesse causée par son éloignement depuis qu'elle est entrée en religion. « J'ai égaré ma fille, lit-on. (...) Je l'ai retrouvée. Elle avait bien changé. Je l'ai à peine reconnue. Elle est grave, elle dit des mots qu'elle ne disait pas avant, elle parle comme un livre, je me demande si c'est vraiment elle. » Marie a donc demandé, avant parution le 21 août, des modifications – acceptées – puis exigé un droit de réponse en fin de volume, intitulé « Je laisse le mot de la fin à ma fille » auquel, sans passer par la justice, il a également consenti. « C'est fair-play, dit-il, car elle ne dit pas que du bien. » Pareille insertion est rarissime dans l'édition. « A travers ce livre, j'ai donné ma version, relative comme toutes les vérités, conclut Jean-Louis Fournier. J'ai proposé à ma fille de donner la sienne et de l'aider à publier son propre livre. »

DIDIER POURQUERY

Depuis son entrée sur la scène littéraire, on s'était habitué à ce que Philippe Vasset propose des livres faciles à résumer. *Exemplaires de démonstration* (Fayard, comme tous ses textes, 2003) mettait en scène des informaticiens voulant produire automatiquement des best-sellers par *data mining* – exploration des données – littéraire. Dans *Carte muette* (2004), des géographes entreprenaient de cartographier l'Internet. Le narrateur d'*Un livre blanc* (2007) explorait les zones vides de la carte d'Ile-de-France IGN 2314 OT. Pour *Journal intime d'un marchand de canons* (2009), tout était dans le titre. Et *Journal intime d'une prédatrice* (2010) suivait la gloire et le déclin d'une entrepreneuse-exploiteuse d'autres zones blanches, celles de l'Arctique.

Voilà des pitches comme en rêvent les éditeurs. Mais évidemment, derrière ces histoires simples – car tout se passe derrière, dessous, entre les lignes –, se déploient une vision du monde et un espace littéraire très personnels, paranoïaques peut-être, mystérieux en tout cas. *La Conjuración* de cette rentrée appartient à cette même veine.

Philippe Vasset est, dans le civil, journaliste d'investigation ; il dirige une lettre confidentielle sur le renseignement. Il a travaillé naguère dans un grand cabinet d'enquêtes anglo-saxon. Nous n'en écrivons pas plus. C'est assez dire son univers.

Venu à la littérature la plus contemporaine par les livres de genre, ce jeune quadragénaire fut d'abord un mordru d'Arsène Lupin, du Docteur Cornélius, de Rocambole et surtout de Fantômas. Puis son goût pour la science-fiction le conduisit vers J. G. Ballard – découverte majeure –, qui lui fit aborder William Burroughs et ses contemporains. C'est par Jean-Patrick Manchette qu'il se mit à lire Jean Echenoz. Et par Jules Verne qu'il aborda les rivages de Julien Gracq. Aujourd'hui ses écrivains fétiches, outre Ballard, Echenoz, Modiano, Edouard Levé, mais aussi le « psychogéographe » londonien Iain Sainclair (Vasset écrivit la postface de *London Orbital*, Inculte, 2011) et Jean Rolin, seraient l'auteur de romans noirs politiques Dominique Manotti, ainsi que l'oulipienne Anne F. Garréta. Ajoutons à cela qu'il copine avec le philosophe et écrivain Bruce Bégout et qu'il est proche de la revue *Inculte*. Voilà pour sa carte IGN littéraire.

Le point de départ de *La Conjuración* était simple : écrire, dans la



FLORENCE JOUBERT/PICTURETANK

Extrait

« Au cours des heures qui suivirent, je circulais dans les étages déserts (...). Je feignais parfois de vider les poubelles et de passer un coup de chiffon sur les vitres, puis, ne rencontrant personne, je cessai de jouer la comédie et ralentis le pas, prenant le temps d'examiner la décoration personnalisée des bureaux, de lire les avis sur les panneaux d'affichage, et de goûter les victuailles laissées dans le réfrigérateur,

ignorant les prénoms qui figuraient en lettres épaisses sur les emballages et m'amusant à imaginer les conséquences de ma gourmandise nocturne, les billets rageurs et les e-mails pincés rappelant "à tous" que "la cafétéria n'est pas un self-service" et que "le respect de la propriété de chacun" constitue "la base de la vie en communauté". »

LA CONJURATION, PAGE 141

lignée des « journaux intimes », celui... d'un perceur de tunnels. Un roman sur les souterrains commerciaux ou clandestins, les sous-sols, les galeries, les trous... Zones noires en quelque sorte. Ce qui est caché, encore, mais dessous.

« Une expérience érotique »

A l'arrivée, pourtant, il n'est plus question de tunnel ; à peine y découvre-t-on des grottes urbaines sous la Défense. Que s'est-il passé ? Le pitch a fondu, et s'est imposée, à la suite d'*Un livre blanc*, une histoire de disparition. Com-

me celle que Philippe Vasset racontait dans sa toute première nouvelle, écrite à l'âge de 20 ans.

La Conjuración s'ouvre ainsi : « Pour un retour au pays, ça manquait de drame » ; tout est là. Le narrateur revient dans les zones vides de la carte 2314 OT. Entre-temps, celles-ci se sont comblées. Dans ce drôle de « retour au pays », à force de dérives, d'explorations dans les marges, de déambulations à travers la ville, le narrateur va devenir lui-même une zone blanche, indistincte ; il découvre les « expériences spec-

trales » où plus personne ne le voit, puis en vient lui aussi à disparaître. Il ne donne plus prise (ni à la société, ni à l'Etat), il perd sa consistance.

De la disparition, cet aspect du livre qui s'y est invité, Philippe Vasset dit qu'elle est « une expérience érotique » ; ici, l'absence au monde est plus méditation sexuelle que politique. L'écrivain se méfie de tout programme, de toute idéologie. Il préfère, écrit-il d'ailleurs, « les princes d'opérettes aux dirigeants dûment élus ». Il décrit. De livre en livre, il avance. Dans celui-ci, reconnaît-il, il a mis du temps à régler son « problème d'énonciation ». Puis le personnage a commencé à se mouvoir tout seul, comme dans les dessins animés où le décor s'efface et où le héros se retrouve ainsi projeté vers l'avant. Parce que ici, justement, la trame géographique des rêves de l'auteur disparaît au fur et à mesure que les zones blanches se combent.

Le roman, chez Vasset, surgit des brèches de la réalité qui l'entoure, y compris des interstices de la ville en train de se fossiliser. Son personnage, nostalgique des terrains vagues, friches et autres déserts transitoires, comprend en avançant que les bureaux vides, mais aussi les balcons des appartements habités, les terrasses des supermarchés, les entrées d'immeubles constituent à proprement parler une entrée en matière dans la ville. Vasset fait se croiser Fantômas et le *London Orbital* de Iain Sainclair. Il mêle l'obscur, l'inconscient, au béton le plus absurde et réel.

Ecrivain marcheur, il dit que la marche fait mûrir en lui ce drôle de mélange (« *Ecrire*, dit-il, *c'est marcher à l'intérieur de soi* »). Ce livre souterrain a émergé ainsi et s'est transformé en un roman passe-muraille. Enfermé dans la ville stérilisée des urbanistes – qu'il n'aime guère –, Vasset nous montre une voie d'évasion hautement paradoxale, allant de l'extérieur vers l'intérieur. ■

Dans les plis de la carte



SOUS PRETEXTE DE CÉLÉBRER, selon Philippe Vasset, « l'érotisme de l'effraction », *La Conjuración* joue avec deux mythes : l'invisibilité et le passe-muraille. Le tout sur fond de secte, de refus de l'ordre établi... Mais ne comptez pas sur l'auteur pour appuyer là-dessus avec de gros sabots idéologiques. Il raconte, simplement.

Le narrateur, donc, revient sur les zones blanches urbaines qu'il avait explorées dans *Un livre blanc* (Fayard,

2007) ; lieux flous et – presque – clos. A leur place ont poussé des centres commerciaux, des immeubles, serrés, densés, lisses.

Le narrateur y erre, au bord de l'étouffement. Et de la révolte. Dérive un peu surréaliste ou « psychogéographique », situationniste, mais Philippe Vasset n'en fait pas un essai pour autant. On suit son personnage dans les plis de la carte. Les couleurs recouvrent les zones blanches, il avance quand même. Intra-muros.

Il y rencontre André, une sorte d'entrepreneur modèle années 1980, vaguement escroc, qui veut créer une secte lucrative. Le narrateur va trouver pour lui des lieux de culte cachés. Il apprend

l'effraction et, tels les espions, la disparition, comment devenir un ectoplasme. Il croise d'autres spectres de la ville qui le suivent. La « conjuration » née de ces rencontres aurait comme programme d'abolir la limite entre le public et le privé dans la ville. Sauf que cela n'est pas dit ainsi. Vasset laisse jaillir de son imagination des parcours de rêves. On y acquiert une impression de liberté, de légèreté. On le suit comme les conjurés suivent le narrateur. En silence. ■ D. Py

LA CONJURATION, de Philippe Vasset, Fayard, 208 p., 17 €.

Robert Solé livre une biographie passionnée mais nuancée de l'Égyptien qui signa la paix avec Israël

Sadate, hors normes

ALAIN FRACHON

Hormis les pyramides, il y a peu de choses qui ne vacillent ces jours-ci en Égypte. On ne jurerait même plus de la placidité du Nil. Une seule « institution » échappe, pour l'heure, à la révolution en cours : le traité de paix égypto-israélien – l'héritage d'Anouar El-Sadate (1928-1981). Conclu en mars 1979 à Washington, le traité tient le coup. Personne ne le remet en question, pas même les Frères musulmans durant les quelques mois où ils furent au pouvoir.

Ce document a changé la face du Proche-Orient moderne. Il a mis fin à l'état de guerre entre Israël et l'Égypte, pays le plus peuplé et première puissance militaire du monde arabe. Il est une police d'assurance contre la répétition des grandes conflagrations qui opposèrent Israël aux États arabes voisins. Le legs d'Anouar El-Sadate est immense, et discuté. Comme l'était l'homme, ce raïs hors normes, auquel Robert Solé, ancien du *Monde* et amoureux monogame

de l'Égypte, consacre une robuste et brillante biographie.

Pour faire la paix, Sadate a fait la guerre. Vice-président préposé aux chrysanthèmes, il arrive au sommet de l'État presque par hasard, en septembre 1970, quand une crise cardiaque terrasse le fondateur de la république égyptienne, Gamal Abdel Nasser. L'Égypte ne va pas bien. Dans la guerre froide qui oppose alors les États-Unis à l'URSS, elle fait partie des « clients » de Moscou. Le pays ne se remet pas de la défaite subie lors de la guerre des Six-Jours, en juin 1967, face à Israël. Le coup est psychologique et politique : il porte atteinte à la prépondérance de l'Égypte dans le monde arabe. Il est « territorial » aussi : Israël occupe l'ensemble de la péninsule du Sinaï.

Fait d'armes

Sadate a une double obsession, raconte Robert Solé. Il faut sortir l'Égypte de la dépression. Il faut récupérer le Sinaï. Il se risque à la guerre, ce que n'osait pas Nasser, le flamboyant raïs. Plus que d'une victoire en bonne et due forme, l'Égypte a besoin d'un fait d'armes. Le 6 octobre 1973, l'armée égyptienne franchit le canal de Suez. Peu importe qu'Israël finisse par gagner cette guerre, le symbole de soldats égyptiens s'installant sur

Repères

Trois raïs

1954 Gamal Abdel Nasser prend la tête de la jeune République égyptienne.

1970 Mort de Nasser. Anouar El-Sadate lui succède.

1973 Guerre du Kippour.

1979 Paix égypto-israélienne.

1981 Assassinat de Sadate. Hosni Moubarak lui succède.

2011 « Printemps arabe » : Moubarak quitte le pouvoir.

la rive orientale du canal suffit à Sadate : l'affront de 1967 est lavé. Le raïs juge qu'il dispose de suffisamment de crédit pour engager la paix.

Là encore, il croit dans le « big bang » psychologique. Le monde arabe est soumis à l'électrochoc du voyage inopiné, non discuté, non négocié, du président égyptien à Jérusalem : le 18 novembre 1977, pour la première fois depuis la création de l'État juif, un chef d'État arabe foule le sol d'Israël. Un

immense tabou est levé. Le monde arabe le fait payer à l'Égypte. Les Palestiniens sont les oubliés, sinon les perdants, de la paix de 1979, conséquence du voyage de 1977. Mais l'Égypte, elle, récupérera le Sinaï : la paix contre le territoire.

Robert Solé est un biographe passionné mais nuancé, comme l'était le journaliste Solé. Il rend aussi hommage à Jimmy Carter. Car, sans le président américain, il n'y aurait pas eu d'accord entre Anouar El-Sadate et le premier

ministre israélien de l'époque, Menahem Begin. « Petit détail » trop souvent oublié dans la biographie du 39^e président des États-Unis, la paix égypto-israélienne fait partie de l'héritage Carter. Le baptiste de Géorgie deviendra l'ami du pieu musulman du delta du Nil.

A chaque chapitre de cette saga, l'auteur affine le portrait politico-psychologique de l'homme Sadate, documents et témoignages directs à l'appui. Ce vice-président

falot, d'une obséquiosité sans égale à l'adresse de Nasser, se révèle un risque-tout : un homme qui fait l'Histoire. Et un monument de contradictions. Admirateur de Kemal Atatürk, le fondateur de la Turquie laïque, Sadate est profondément religieux et a fréquenté le chef des Frères musulmans. Cet ascète se nourrit de soupes et de légumes bouillis, mais roule en Cadillac et vit comme un pacha dans des villas-palais. Auteur, dans sa jeunesse, d'un hymne à la gloire d'Hitler, il sera salué par le Parlement israélien debout. Ce solitaire paresseux, qui aime la méditation, est la vedette plus que consentante des télévisions du monde entier. Ce passionné des États-Unis gouverne comme un dictateur capricieux. Enfin, celui qui favorise la réislamisation massive de la société égyptienne tombe le 6 octobre 1981 sous les balles des islamistes égyptiens.

Enfant, Anouar El-Sadate voulait être comédien. Il n'aurait jamais rêvé pareil scénario que celui de sa vie. ■

SADATE, de Robert Solé, Perrin, 300 p., 22,50 €.



Anouar El-Sadate en 1974. RENE BURRI/MAGNUM PHOTOS

Extrait

« Sadate peut se vanter de plusieurs (...) grandes réalisations : l'électrification de nombreux villages, la généralisation de la couverture sociale des citoyens, la fin du contrôle des changes et l'ouverture de l'Égypte aux investissements étrangers. Sous sa présidence, la croissance du produit intérieur brut a été en moyenne de 8 % par an. Néanmoins, se retrouvant à la tête d'une économie quasi rentière, il a négligé l'industrie et n'a pas entrepris une politique volontariste de création d'emplois. Il a légué à Moubarak un taux d'inflation élevé et une dette sociale sans précédent. Sous son règne, les inégalités sociales se sont creusées. "L'Égypte a commencé à se diviser entre deux nations, souligne le sociologue Galal Amin : celle dont les revenus et les dépenses sont en dollars et celle qui doit compter en livres égyptiennes." »

SADATE, PAGE 311

Nouveaux couples maghrébins

Une enquête audacieuse au cœur des foyers en France et au Maroc

CATHERINE SIMON

Du *Harem et les Cousins*, de l'ethnologue en Algérie Germaine Tillion (Seuil, 1966), à *Sexe, idéologie, islam*, de la Marocaine Fatima Merinissi (Tierce, 1975), en passant par *Femmes du Maghreb : l'enjeu*, des Tunisiennes Souhayr Belhassen et Sophie Bessis (Lattès, 1999), beaucoup a été dit et écrit sur la place des femmes dans les sociétés maghrébines. Ces livres figurent d'ailleurs dans la bibliographie proposée par la sociologue Hakima Mounir, auteur d'*Entre ici et là-bas*, essai synthétique, parfois intrépide, finalement emballant (malgré son vilain titre), sur un sujet que l'on aurait pu croire épuisé.

C'est sur l'espace domestique que la chercheuse concentre le tir et, plus précisément, sur l'art féminin du « grignotage » (des territoires masculins) chez les Marocains. Tiré de sa thèse de doctorat soutenue en 2007 à l'université Paris-XII-Créteil, le livre d'Hakima Mounir s'appuie sur des entretiens,

organisés entre 2001 et 2003, avec quatre-vingts Marocaines vivant, pour moitié en France, pour moitié au Maroc. Dommage, se dit-on, qu'une telle enquête ait été menée avant les révolutions arabes, avec leurs iconoclastes aux seins nus et leurs mâles légions de salafistes. Le « *paradoxe des révolutions arabes* », remarque pour sa part la sociologue, est « d'avoir "libéré" la question des femmes (...) pour en faire une question brûlante (...) qui a aussi un lien avec la sexualité et le statut de la sexualité des femmes » dans les pays musulmans.

« Lente "laïcisation" »

S'attachant, dans une première partie, à décrire le champ des pouvoirs domestiques – de la gestion de l'argent aux sorties en public –, l'auteur en vient ensuite aux « moyens » du pouvoir domestique. Ceux-ci ont évolué : contraception moderne et hôpitaux aidants, certains aspects de la sphère privée (l'accouchement, par exemple) connaissent une « lente "laïcisation" ». Le fait de vivre en France, plutôt qu'au Maroc, constitue un élément émancipateur plus déterminant que d'avoir un salaire, observe aussi, en substance, la sociologue.

Les passages sur la sorcellerie sont les plus originaux de l'ouvrage. La « recette » pour « nouer » (*taqaf*, en arabe marocain) un mari présumé volage et l'empêcher de batifoler en dehors du lit conjugal fait penser immanquablement aux potions des vieux contes. Sauf que nous sommes au XXI^e siècle. Et qu'au Maroc, tout le monde (ou presque) y croit, les femmes comme les hommes. La magie demeure « très répandue, y compris dans l'immigration », assure Hakima Mounir – qui indique avoir obtenu certaines de ces informations auprès de membres de sa propre famille.

Entre ici et là-bas a l'audace d'écrire ce qui habituellement se tait. Comme le souligne l'historienne Michelle Perrot, dans sa préface, le « secret » qui « enveloppe le privé, l'intime, la sexualité », devient ici sujet d'études. Une tentative rare – qui est, à elle seule, un signe de l'évolution des temps. ■

ENTRE ICI ET LÀ-BAS. LE POUVOIR DES FEMMES DANS LES FAMILLES MAGHRÉBINES, d'Hakima Mounir, préface de Michelle Perrot, Presses universitaires de Rennes, « Migrations », 254 p., 18 €.

LA COLLECTION OFFICIELLE

SIGNÉ **GAINSBOURG**

Toutes ses grandes chansons et l'histoire de sa vie racontée dans une collection CD événement

le N°1 LE POINÇONNEUR DES LILAS

1 CD EXCLUSIF inclus des titres rares

3€99 SEULEMENT ! + 1 LIVRET INÉDIT 28 pages illustrées

EN VENTEZ CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

EN PARTENARIAT AVEC **RTL** **Le Monde**

Pour une autre école

Repenser l'éducation, vite!, de **Gabriel Cohn-Bendit**, Autrement, « Haut et fort », 144 p., 12 €. L'auteur est connu en France pour avoir contribué à la fondation de nombreux projets pédagogiques alternatifs, à commencer par le collège et lycée autogéré de Saint-Nazaire. Il charge ici violemment les enseignants de l'école républicaine, accusés de ne pas comprendre les élèves dont ils ont la responsabilité. Un pamphlet qui se présente comme une adresse au « camarade » Peillon.

Classes préparatoires.

La fabrique d'une jeunesse dominante de **Muriel Darmon**, La Découverte, « Laboratoire des sciences sociales », 328 p., 24 €. Cette étude ethnographique parmi les élèves de prépa d'un grand lycée bat en brèche certaines idées reçues sur l'institution préparatoire. Elle montre notamment comment l'on y travaille – durement – à maîtriser le temps, cette denrée rare des sociétés modernes. Comment la prépa façonne, autant qu'elle sélectionne socialement, ceux qui la fréquentent.



Les Marchés scolaires

Sociologie d'une politique publique d'éducation, de **Georges Felouzis, Agnès van Zanten, Christian Maroy**, PUF, « Education et société », 228 p., 19,50 €. Depuis les années 1980, les politiques menées en matière d'éducation dans la plupart des pays ont conduit à donner plus de liberté aux parents dans la scolarisation de leurs enfants et plus d'autonomie aux écoles pour attirer les bons élèves. L'ouvrage en montre les effets en matière d'inégalités éducatives notamment.

L'édifice scolaire est lézardé. Trois livres en éclairent chacun un pan. Trois manières de sortir de l'aveuglement français sur les inégalités dont l'école est aujourd'hui le creuset

Maux d'école sans remèdes ?

GILLES BASTIN

L'école française se porte mal. La prochaine rentrée des classes, avec ses troupes nombreuses d'enfants rejoignant leurs maîtres, donnera bien l'occasion de quelques clichés émouvants, mais elle ne pourra faire oublier le malaise qui mine cette institution : rythmes scolaires peu adaptés, crise des vocations professorales, faible efficacité de l'éducation dispensée aux élèves, inégalités de traitement entre ceux formés dans les établissements d'élite et les autres en sont quelques symptômes.

Les enquêtes PISA (Program for International Student Assessment) menées par l'OCDE depuis 2000 traduisent à leur manière cette crise éducative. Portant sur 65 pays et mesurant de façon homogène les compétences acquises par les élèves de 15 ans en lecture, mathématiques et sciences, ces enquêtes placent la France en piètre position : 22^e en mathématiques et en lecture, 27^e en sciences ! Elles montrent aussi que les inégalités entre ceux qui réussissent le mieux et les plus faibles ont eu tendance à augmenter entre 2000 et 2009. Elles classent enfin la France à l'avant-dernière place en termes d'équité scolaire : loin de donner à chacun l'opportunité de choisir son destin, l'école française reproduit massivement les inégalités sociales qui lui préexistent. De tous les pays de l'OCDE – à l'exception de la Nouvelle-Zélande –, la France est celui dans lequel les dés du destin scolaire sont le plus pipés.

Faut-il s'en étonner ? Dès les années 1960, les sociologues ont multiplié les enquêtes empiriques sur l'inégalité des chances scolaires. Pierre Bourdieu, pour ne citer que lui, qualifia de « magie sociale » le fait que l'école laisse inchangées les hiérarchies fondées sur la possession familiale de capital économique et culturel et, dans le même temps, les légitime en leur donnant l'apparence de la méritocratie scolaire. Comme d'autres, il pensait qu'en dévoilant les « trucs » de cette magie



RAFAEL TRAPET/ALEPH/PICTURETANK

sans magicien, les sciences sociales feraient œuvre de libération. La cécité française à la ségrégation croissante dont l'école est le lieu jusqu'à aujourd'hui prouve malheureusement l'échec de cette idée. Tout se passe finalement comme si, en France, les maux de l'école ne connaissent pas de remèdes.

A lire le pamphlet de Gabriel Cohn-Bendit, *Pour une autre école*, l'explication de l'incurabilité du mal est simple : ce sont les enseignants eux-mêmes qui sont au cœur de la maladie ! Obsédés par la discipline qu'ils enseignent et mal à l'aise avec

ces « jeunes » que seuls les « pédagoges » comprendraient – tel l'auteur lui-même –, gardiens déboussolés d'un temple où se pratiqueraient encore la dictée et les problèmes de trains qui se croisent en gare de Poitiers, ils ne feraient rien d'autre que dégoûter les élèves de l'apprentissage. Une « autre » école s'impose d'urgence pour Cohn-Bendit : suppression de la notation, recrutement des enseignants au sortir du BAF (le diplôme des animateurs de centres de vacances) et rejet de l'« obsession orthographique » en seraient les pierres angulaires. Le propos n'est pas dénué

de pertinence, parfois, et il s'appuie sur une vie consacrée à la pédagogie « alternative », au service des « décrocheurs » du système. Mais il est caricatural. En faisant de la rencontre entre l'élève et l'enseignant, dans la classe, la clé de toute refondation scolaire, Cohn-Bendit s'interdit de penser les conditions d'une réforme d'ensemble du système éducatif. Il ne faudra pas qu'un sens de la repartie et des compétences d'animateurs aux enseignants de demain pour faire accéder tous les enfants à un savoir émancipateur ! Le faire croire conduit à caricaturer les enseignants, comme d'autres caricaturent les élèves en barbares incultes.

L'enquête que la sociologue Muriel Darmon consacre aux *Classes préparatoires* se présente de prime abord comme une illustration parfaite de cette école « disciplinaire » que Cohn-Bendit voit à l'œuvre dans chaque salle de classe. Dans les « prépas » scientifiques et commerciales, dans lesquelles la sociologue a enquêté pendant deux années, se trouvent en effet concentrés les bons élèves du secondaire, majoritairement des enfants de professions libérales et intellectuelles, de cadres supérieurs. Qui plus est, le savoir scolaire leur est souvent inculqué sur le mode du « bourrage de crânes », selon un des nombreux mythes dont est friand le système des « prépas ».

Pourtant, à y regarder de plus près, c'est une institution paradoxale que Darmon a observée. Il s'y exerce, certes, une forme de « violence » sur les élèves, mais celle-ci est à la fois retenue et « enveloppante ». L'institution « prépa » règne sur la vie biologique et psychique des élèves. A la différence d'autres institutions totalitaires, elle ne fonctionne cependant pas par l'homogénéisation de ses reclus. Au contraire, elle

les singularise en permanence par la notation et fait de la fabrique de la personnalité – en classes commerciales notamment – un exercice scolaire comme les autres.

La prépa ne fait donc pas que sélectionner des élèves dotés miraculeusement de dispositions qui n'auraient plus alors qu'à s'y épanouir. Pour Darmon – qui puise son inspiration chez Michel Foucault et Erving Goffman –, elle fabrique un véritable type humain et l'ajuste petit à petit à son devenir. La clé de cette fabrication est l'apprentissage de la gestion du temps : ceux qui arriveront à dominer le temps – souvent issus de milieux dominants socialement – seront aussi les dominants du monde du travail. La violence préparatoire, en un mot, est laborieuse : « *La jeunesse préparatoire est une jeunesse privilégiée, sélectionnée, socialement triée et*

Rythmes scolaires peu adaptés, crise des vocations professorales, faible efficacité de l'éducation dispensée

mise au travail, une jeunesse dorée dominée par sa domination, une rencontre paradoxale du privilège et du labeur. »

C'est finalement dans le livre des trois sociologues Georges Felouzis, Christian Maroy et Agnès van Zanten que l'on trouvera la raison la plus évidente de l'aveuglement français en matière d'inégalités scolaires. Leur analyse, *Les Marchés scolaires*, fondée sur le dépouillement de très nombreuses enquêtes internationales, vise à mesurer la pertinence du concept de « marché scolaire » pour décrire les systèmes éducatifs dans des contextes nationaux très différents. En mettant en avant l'idée que le choix d'une école dépend, d'une part, de la demande exprimée par les parents et, d'une autre, de l'offre proposée par les établissements, les auteurs se donnent les moyens de comprendre les phénomènes de ségrégation scolaire comme le produit de la rencontre de deux stratégies. Les parents, d'un côté, traduisent leurs désirs de mobilité sociale de multiples façons (déménagements vers les quartiers où l'offre scolaire est de qualité, recherche d'informations sur les établissements de la ville, investissement dans la vie des écoles). Les écoles, de l'autre, sont engagées – plus ou moins ouvertement selon les pays – dans des logiques de concurrence et de « marketing » scolaire (ouverture de classes à options, offre d'activités périscolaires).

Les effets qui résultent de la promotion du libre choix parental et de l'autonomie de décision des établissements sont dans la plupart des pays les mêmes : une augmentation de la ségrégation scolaire. Ils sont paradoxalement d'autant plus forts en France que le choix parental n'y est pas ouvertement défendu et repose donc sur la capacité à maîtriser un système largement opaque, comme l'illustre le cas de l'assouplissement de la carte scolaire, en 2007.

La lecture de ces trois ouvrages n'est pas propre à rassurer quant à la possibilité de traiter un jour le mal de l'injustice scolaire en France. Faut-il encore espérer que la publication des résultats de la vague 2012 de l'enquête PISA, en décembre, produise un choc salutaire ? ■

Extraits

« L'école éduque et a toujours éduqué. Les enseignants qui prétendent uniquement instruire (transmettre des savoirs) éduquent comme tous les autres. Ils éduquent, par exemple, de façon obsessionnelle, à la ponctualité. Les partisans les plus acharnés du cours magistral en privent l'élève arrivé quelques minutes en retard. Le moindre déplacement, y compris pour aller aux toilettes, suppose l'autorisation du maître. (...) Le débat n'est donc pas de savoir si l'école doit éduquer ou non, mais quelle éducation elle doit donner. Education à la compétition de tous contre tous, à la soumission docile à l'autorité, ou au contraire éducation à l'entraide, à l'autonomie et à la démocratie ? »

« [Les étudiants] intériorisent en effet un rapport au temps particulier, dont on peut faire l'hypothèse qu'il correspond à celui des régions les plus élevées de l'espace social, qu'il est le rapport au temps manifesté et requis par les classes supérieures auxquelles la scolarité les prépare de ce fait. Les élèves incorporent en effet l'urgence comme mode normal d'écoulement du temps et comme état, mental et corporel, quotidien ; (...) ils expérimentent enfin la labilité et la porosité des frontières du travail et du hors-travail caractéristiques des positions élevées, et la tendance des premières à reculer pour en venir à mettre toute la vie, y compris le loisir, au service temporel du travail. »

« Ce changement démographique [fin du baby-boom] a engendré ou est allé de pair avec plusieurs phénomènes : tout d'abord, le maintien d'une offre scolaire excédentaire (...); ensuite la concentration de populations défavorisées relativement peu nombreuses dans les centres-villes ; et, enfin, l'affaiblissement de la légitimité des systèmes éducatifs à exiger une part très significative des dépenses publiques. Or, tous ces phénomènes ont contribué à fournir un cadre favorable au passage d'une gestion bureaucratique des flux d'élèves et de l'offre éducative vers des politiques de libre choix de l'école, de compétition entre établissements publics et de renforcement de la présence d'établissements privés. »

Le feuilleton

D'ERIC CHEVILLARD

Massage irlandais



ET SOUDAIN, À LA FAVEUR D'UNE EXPÉRIENCE NOUVELLE, étonnante ou grisante, mon existence entière me

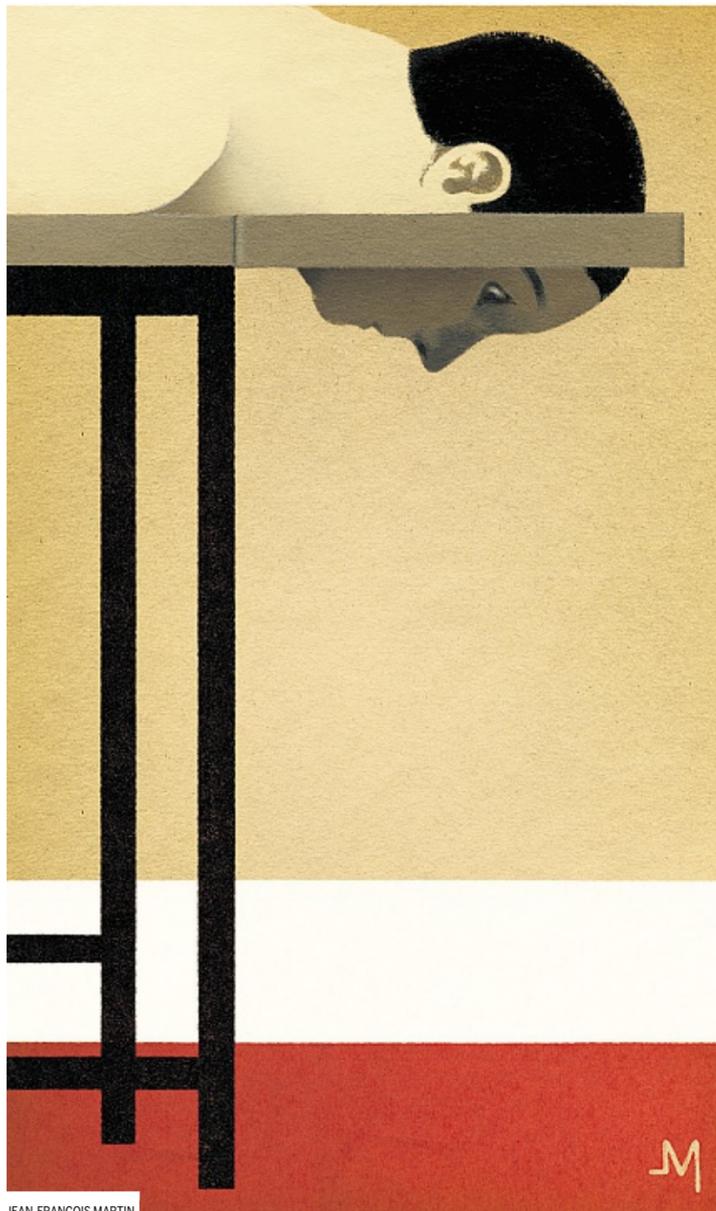
semble frappée d'irréalité, seul existe cet instant qui me révèle à moi-même; tout le reste n'était donc qu'un décor dans lequel je feignais de vivre, un théâtre creux pour ma marionnette. Simultanément, pourtant, j'éprouve l'impression inverse: ces moments volés à la routine de mes jours relèvent du songe, je rêve, ça ne peut pas être vrai. Le réel et l'illusion se disputent l'espace de ma conscience comme deux promoteurs immobiliers un terrain à lotir, et il se pourrait que l'une des vertus du roman soit de rendre palpable enfin le tissu sensible formé de leurs cordeaux entrelacés.

Telle est certainement l'une des deux principales qualités du livre de l'écrivain irlandais Dermot Bolger (né en 1959), celle que son éditeur français et sa traductrice, Marie-Hélène Dumas, ont choisi de souligner, en l'intitulant *Une illusion passagère*, alors que le titre original, *The Fall of Ireland* (« La chute de l'Irlande »), met plutôt en avant le second intérêt du roman, sur lequel je reviendrai, et qu'un autre titre encore, *Lost in Translation*, aurait idéalement synthétisé tout cela s'il n'avait déjà servi.

Le lecteur de ce livre, en effet, pensera souvent au film de Sofia Coppola (2003) et aux expressions flottantes de Bill Murray expérimentant conjointement le peu et le trop de réalité, comme si la neutralité était le critère ordinaire de celle-ci en même temps que sa négation, comme si le monde n'existait vraiment que par défaut ou par excès.

Martin est membre de la délégation irlandaise qui accompagne à Pékin un sous-secrétaire d'Etat chargé de décrocher quelques contrats, moins VIP que VRP, donc, même si « la première chose qu'apprenait tout fonctionnaire qui travaillait avec un sous-secrétaire d'Etat était qu'il devait bannir le mot "sous" de toute conversation ». L'Irlande sous perfusion se trouvant contrainte de faire du plat à la Chine, Dermot Bolger accable de sarcasmes ces hommes politiques hypocrites qui offrent des vases de cristal garnis de trèfle aux ministres des puissances économiques et enveloppent de circonlocutions mielleuses leurs protestations touchant la « litigieuse question des droits de l'homme ».

À l'instar de son petit pays, Martin est un homme en crise et, pour cette seule raison peut-être, il en est le représentant légitime. Par la fenêtre de son hôtel, il contemple Pékin: « De tous côtés, les gratte-ciel s'élevaient, baromètres du changement de l'équilibre mondial. » Depuis trente ans, ce haut fonctionnaire écrit des rapports inu-



JEAN-FRANÇOIS MARTIN

tiles et multiplie à l'étranger les visites officielles qui ont pour objectif officieux de conforter la stature politique locale des membres du gouvernement qu'il escorte. Son couple bat de l'aile mais le cœur est à l'arrêt. Sa femme l'a chassé de la chambre conjugale tandis que ses trois filles adolescentes et court vêtues se dévergentent. Il se sent usé et cette érosion sournoise touche aussi toute chose autour de lui, comme si, après cinquante années de frottement quotidien, son être et le monde

UNE ILLUSION PASSAGÈRE
(*The Fall of Ireland*),
de Dermot Bolger,
traduit de l'anglais (Irlande)
par Hélène Dumas,
Joëlle Losfed, 136 p., 15,90 €.

s'étaient émoussés réciproquement. Dermot Bolger retire à son personnage toutes ses enveloppes protectrices, sans cruauté mais sans ménagement, il le dénude.

Et d'ailleurs le voici bel et bien dans le plus simple appareil, face à la masseuse de l'hôtel qu'il s'est décidé à faire venir dans sa chambre afin peut-être de vérifier qu'il lui reste au moins un corps. Commence alors un dialogue de sourds où les gestes et les sourires ont davantage de sens que les rares paroles échangées dans un anglais trop fruste. Et puis, Martin « ne connaissait pas les usages en matière de conversation avec une inconnue qui vous massait le dos. C'était un des rares sujets à propos duquel l'administration n'avait pas encore publié de note interministérielle ».

La gêne d'abord. Puis le bien-être sous les doigts de la masseuse. Mais Dermot Bolger ne laisse pas son personnage jouir de cette paix. L'huile de massage relève aussi

Dermot Bolger retire à son personnage toutes ses enveloppes protectrices, sans cruauté mais sans ménagements, il le dénude

le feu d'un désir trop longtemps contenu et inévitablement coupable. L'innocence et la joie ne sont plus permises à Martin, non plus qu'à ce vieux monde auquel il appartient. « *Était-il trop vertueux pour être infidèle, ou simplement trop lâche ?* »

Et cette jeune femme qui le masse, dont il a appris qu'elle élevait seule une fille de 8 ans, qu'est-il en train de vivre exactement avec elle? Parfois, il lui semble qu'ils se comprennent, qu'ils partagent une émotion. Puis il se voit comme le riche Occidental exploitant la détresse d'une employée prête à tout pour nourrir son enfant. Dermot Bolger renverse le rapport économique: l'émissaire venu vendre l'Irlande ruinée à la Chine se transforme soudain en touriste sexuel profitant de la misère locale pour assouvir ses fantasmes.

Ce ne sera finalement pas si brutal. Mais la rencontre de ces deux êtres dans cette chambre d'hôtel possède-t-elle une réalité objective, c'est-à-dire partagée? Dermot Bolger semble en douter. Le réel se dérobe; du monde, je ne saisis jamais qu'une poignée de sable ou de poussière. Mais celle-ci, je la tiens si fermement que c'est à se demander si l'illusion n'est pas la seule vérité tangible. ■

Premier roman

ANTOINE COMPAGNON
professeur au Collège de France

La guerre est finie



C'EST LA VIEILLE HISTOIRE du retour du guerrier. Un casque bleu revient de quelque Sarajevo où sa mission – souvenir de celle de la Forpronu en

1992-1995 – a connu une « faillite intégrale ». Il se réinsère mal dans le monde civil, traîne angoisses et cauchemars, les exorcise dans l'alcool et l'errance.

Un helléniste américain avançant qu'Ulysse, comme les vétérans du Vietnam, avait souffert du PTSD (*post-traumatic stress disorder*, stress post-traumatique). L'idée ferait bondir le sociologue Bruno Latour, qui assurait que Ramsès II n'était pas mort de la tuberculose puisque celle-ci n'avait pas encore été inventée. Mais les tribulations d'Ulysse s'expliquent bien par ce diagnostic. Jusqu'au moment où, incognito chez les Phéaciens, il entend Démodocos chanter sa propre histoire. L'émotion l'envahit, ses larmes le contraignent à révéler son identité, et il reprend possession de sa vie, raconte son long voyage et rejoint Ithaque: modèle du récit de guérison de l'ancien combattant.

Autopsie des ombres est l'*Odyssée* miniature, dans les banlieues et la province de France, d'un soldat qui ne se remet pas des violences qu'il a vues ou commises en Bosnie. L'image d'un couple enlacé, unissant les deux communautés ennemies, abattu par un sniper sur le pont qui sépare désormais la ville, le hante d'un bout à l'autre du récit. Ou celle des animaux errants dans les rues désertées, que sa section a reçu l'ordre d'éliminer afin de prévenir une épidémie. Ou celle de son sergent-chef, mortellement blessé, de son lieutenant, fauché devant ses yeux par un obus: « *L'officier poussa un râle, comme un petit cri d'animal rentré.* » Il s'agit toujours de redevenir homme.

Longue fuite solitaire

Xavier Boissel avait publié en 2012 un curieux essai, *Paris est un leurre* (Inculte), sur la fausse ville que le haut commandement avait édiflée en 1918, tel un décor de cinéma, pour tromper les bombardiers allemands en vol vers la capitale. Ici, c'est de nouveau la guerre qui le fascine, fausse guerre, leurre encore, puisque les soldats n'ont pas le droit de tirer, sauf sur des animaux domestiques. Aux pages – les plus réussies – qui relatent cette mission absurde, sous la neige, dans les rues vides et devant les boutiques défoncées, succède une longue fuite solitaire proche du vagabondage, une fois le téléphone et la vieille Opel abandonnés, dans un sale bled fait de centrales nucléaires, de terrains vagues, d'étangs glauques et de carcasses de bagnoles.

Xavier Boissel, qui a le goût des objets, les décrit avec précision, parfois préciosité: les armes, Famas ou AK47; les voitures d'un autre âge, R6, Ami 8 ou 403; les vins, tel ce bourgogne « *tuilé sur la paroi du verre* »; les whiskeys, Jack Daniels ou Four Roses... Son soldat allume « *un petit cigare de marque cubaine à la tripe légère, et dont il fait crépiter la robe soutenue entre ses doigts* ». La descente aux enfers est rythmée par le déclassement des cigarettes: Craven A, Lucky Strike, Gitanes sans filtre.

L'auteur aime aussi les épigraphes un peu emphatiques, et ses phrases sont parfois solennelles: « *La question n'est pas de savoir qui tu es, mais de savoir si tu es.* » L'invocation des morts, depuis la *nekuia* d'Ulysse, reste un rite du retour au pays. L'ancien casque bleu joue à « faire le mort », se terre dans une campagne lugubre. Mais c'est pour enfin renaître après avoir chassé les fantômes de la guerre, traversé « *les ombres de la vie* ». Grâce à l'un des plus beaux vers de Leopardi, *e il naufragar m'è dolce in questo mare*, qui suscite ses larmes d'Ulysse, « *il n'a plus honte d'être un homme* ». *Autopsie des ombres* est l'histoire d'un recommencement. ■

AUTOPSIE DES OMBRES,
de Xavier Boissel,
Inculte, 144 p., 15,90 €.

La complaisance à se morfondre



ILS SONT AMUSANTS, ceux qui voient tout en noir. Je veux dire les vrais, les grandioses, façon

Schopenhauer. Ceux qui proclament à tue-tête que la vie est un enfer, le bonheur un mirage, la Terre une erreur. Parce que leur noirceur finit par faire rire. Plus elle est radicale, plus elle est ridicule, mais touchante aussi. Pour être si noir, si désespéré, si haineux, et l'être vraiment, du fond des tripes, il faut avoir bien du cœur, et l'âme bien brisée. Ceux-là, qui ne font pas semblant, touchent réellement.

Les complaisants, c'est une autre affaire. Petits névrosés banals, dépressifs ordinaires, dégoûtés chroniques et tout-venant, les voilà qui prennent la pose, se regardent macérer dans l'ennui, veulent persuader que c'est chic. Ils ont la prétention,

sans les moyens, d'exhiber leur ratage intime, d'en composer une posture existentielle, un style pseudo-littéraire. Ils la jouent désabusés, atrabilaires et misanthropes, s'évertuent à faire de la lassitude un dandyisme et du sarcasme un trait d'esprit, vainement.

« *L'ennui, c'est toute ma vie* », écrit Frédéric Schiffter dans *Le Charme des penseurs tristes*, sans être assez lugubre pour charmer vraiment. Professeur de philosophie, auteur d'essais se voulant caustiques, il dit

partager son temps entre le surf, où il souligne qu'il ne progresse pas, et la découverte d'obscurs aigris qui le confortent dans sa mélancolie. Il relie cette propension à la mort précoce d'un père, disparu quand lui-même avait 9 ans, et dont le « *fantôme* » le « *hante depuis plus de quarante ans* ». C'est triste, mais ne saurait

suffire à une pensée. Sa dévotion envers ce qu'il nomme un « *nihilisme indolent* », Frédéric Schiffter la cultive auprès de quelques auteurs, dont il esquisse une succession de brefs portraits.

Scribouillards confidentiels

Là, on va déchanter, pour peu qu'on ait commencé à être séduit. Car ces vignettes, qui exigent d'être ciselées au diamant noir et décapées à l'acide, sont juste hétéroclites, bonasses ou réactionnaires. Un Socrate de pacotille voisine avec un Ecclésiaste prévisible, les inévitables La Rochefoucauld et Cioran sont en petite forme, et le salut ne vient pas, tant s'en faut, de ces « *écrivains de la Réaction qui ont chouanné dans leur époque* ». Il s'agit de scribouillards confidentiels, idoles de poche pour club d'esthètes se révant transgressifs. Leur point commun: aligner des aphorismes capables de générer, chez les collégiens rebelles attar-

Figures libres

ROGER-POL DROIT

dés, de frissonnantes pâmoisons devant tant d'audace anticonformiste.

Albert Caraco (1919-1971) serait un de ces désespérés fascinants. Dès qu'on le lit, mieux vaut dire fascinant. Raciste, colonialiste, monarchiste, il écrit par exemple: « *Je serais charmé que l'univers fût plein de fous et qui fumassent.* » On n'est pas obligé de trouver cela charmant. Nicolas Gomez Davila (1913-1994) serait lui aussi admirable. En consultant les écrits de ce catholique traditionaliste, on apprend que « *toute femme a besoin qu'on la viole un tant soit peu* », ou bien que « *la civilisation moderne [est une] invention d'ingénieur blanc pour roi nègre* ». L'alibi, pour s'extasier de ce genre d'ordures, ce serait le style. Il s'agirait d'écrivains « *racés* ». Je pense bêtement qu'ils sont racistes, et qu'il n'est pas souhaitable de confondre désillusion, dépression et destruction. ■

Rencontre, près de Bruxelles, avec l'auteur d'une vingtaine d'albums pour enfants, fins et drôles – à l'image de « Je, tu, il m'embête », qui vient de paraître

Les petites bêtes de Michel Van Zeveren

ENFANCE

EMILIE GRANGERAY

Longtemps, Michel Van Zeveren n'a pas su ce qu'il voulait faire. Jusqu'à ce qu'il ouvre *The Illusion of Life. Disney Animation* (« L'illusion de la vie. L'animation Disney », non traduit), d'Ollie Johnston et Frank Thomas. Il s'inscrit alors à l'École de recherche graphique de Bruxelles (ville où il est né en 1970) dans le but – avoué – de devenir Walt Disney.

Son chemin bifurque pourtant car, avant d'avoir atteint son but, il découvre les livres pour enfants, notamment ceux de Maurice Sendak et de Tomi Ungerer. Une révélation : « *L'album pour enfants, c'est du dessin presque animé, la liberté en plus ! Il y a tout le vide, tout ce qui se passe dans ce qui n'est pas dessiné ou dit, dans le blanc. Il y a un espace, une liberté entre chaque page, chaque dessin. C'est bien de laisser toutes ces portes ouvertes à l'interprétation : il y a le texte et la manière dont les lecteurs le comprennent : il faut faire confiance aux enfants. Le même livre peut supporter plusieurs lectures : c'est sa force. Je fais attention à ne pas être directif. En cela, Oh ! Un poisson ! est un de mes livres les plus ouverts.* »

Seconde chance

Se premier album, paru en 1999 (chez Pastel, l'éditeur de tous ses livres), il lui aura pourtant fallu du temps pour l'achever. Et, avant d'aboutir à la simplicité, beaucoup de détours. De croquis. De ratages. Les premiers livres de Michel Van Zeveren – exécutés à la gouache, « un fond de couleur pas trop épais qui créé une ambiance » – sont de douces histoires, légèrement contemplatives, empreintes de délicatesse et de poésie. De fraîcheur et de malice aussi, telle *Fauvette est en colère* (2000), hommage rendu au fameux *Cacatoès*, de Quentin Blake (Gallimard, 1992).

Bientôt, dans *Les Trois Courageux Petits Gorilles* (2003) – une histoire en forme de ronde autour du thème du coucher, Michel Van Zeveren est davantage dans l'ac-



tion et l'humour. Il remettra en scène ces trois frères dans *Le Voleur de bisous* (2005) : « *L'idée n'est jamais de faire une série, mais je trouve intéressant que deux livres se répondent et s'enrichissent l'un l'autre. J'aime bien l'idée de créer un petit monde, que certains de mes personnages, auxquels je suis attaché, aient une deuxième vie.* »

Cette idée de seconde chance est d'ailleurs présente dans tous

Gros bêtas

C'est l'histoire d'un petit loup qui s'ennuie à l'école. Et qui décide d'embêter son copain le lapin pour y remédier. Du coup, tout le monde s'en mêle : souris, sanglier, biche, cochon et grenouille sous l'œil du maître, effaré, et celui, ravi, des lecteurs. En jouant sur les mots (bête, embêter, s'embêter), Michel Van Zeveren signe un album d'une immense drôlerie. Avec, comme toujours chez l'auteur belge, une belle chute : « *J'ai besoin d'arriver à une conclusion, explique-t-il. Il faut qu'elle soit pertinente et si elle peut être drôle, c'est bien, car l'humour est une belle façon de dédramatiser, de prendre de la distance.* » *Mission accomplie ! E. G. Je, tu, il m'embête*, de Michel Van Zeveren, Pastel, 32 p., 11,50 €. Dès 3 ans.

ses livres. Que l'on pense à *Et pourquoi ?* (2007), sur le thème du *Petit Chaperon rouge*, ou au *Diner* (2011). Pas évident de s'attaquer à des choses aussi classiques et balisées, et pourtant Van Zeveren réussit à surprendre. Notamment grâce à une trouvaille technique : « *Je ne voulais plus du texte en dessous d'une image. Il fallait le mettre au niveau des personnages, mais pas dans une bulle. J'essaie de développer une flexibilité : c'est pour cela que je n'aime pas travailler sur cahiers, mais sur des feuilles volantes. Il me faut de la souplesse, il faut que des surprises puissent arriver. D'ailleurs, ce qui m'amuse le plus est la recherche. Après viennent les contraintes : trouver un format, une ambiance, des couleurs, mais ce sont juste des moyens pour faire passer l'histoire. À l'envie de départ et au découpage en séquences s'ajoute évidemment la question : qu'est-ce que je dis, mais aussi qu'est-ce que je n'ai pas envie de dire ?* » L'exercice est délicat : comment aider les enfants à grandir et à comprendre le monde qui les entoure sans verser dans le didactisme et le moralisme ?

En 2008 paraît *La Porte*, bijou d'intelligence et de finesse, où tout est suggéré, où les images seules portent le récit, le texte étant laissé à l'imagination des lecteurs. « *Cela faisait longtemps que je voulais parler de la nudité, de l'intimité. C'étaient les comportements, les attitudes des personnages qui m'intéressaient. Je dessinais beaucoup de cochons à l'époque et, à un moment, il y a eu cristallisation : je suis parti du plaisir de dessiner ce personnage-là dans ma salle de bains. Mais je ne savais pas quels mots mettre dessus. Ne pas en mettre s'est révélé une évidence : c'était plus fort. Encore une fois, je ne travaille pas mes livres pour qu'ils soient lus par les enfants, mais pour qu'ils parlent aux enfants...* »

Enfant, Michel Van Zeveren rêvait de faire ce métier, d'habiter près de Bruxelles, de travailler dans son grenier et de faire la sieste dans son jardin chaque fois. En sortant de sa belle maison de la campagne, pourvue d'un grenier et d'un jardin avec chaise longue dépliée, on se dit qu'il a de la chance. Comme aurait dit l'ami Walt Disney : « *A dream came true !* » ■

Trans Poésie

DIDIER CAHEN, poète et écrivain

Eau de vie

Trois livres de poésie, on vit avec et on choisit des vers. On se laisse porter ; on tresse alors les œuvres pour composer un tout nouveau poème.

*Rives du Jourdain : plénitude éclatante du jour ;
Barque de pêcheurs. Je m'incline, je m'enivre
De l'eau de la paix*

*Aux flancs des rives
La courbe étroite s'offre
À l'ombre qui revient*

*Nous simulons le bonheur
Nous affectons des poses
Le corps est seul et le cœur*

Rachel (1890-1931) : ce seul prénom concentre l'universalité d'un parcours exemplaire : née en Russie, partie à 19 ans pour la Palestine, femme, juive, poète, elle ouvrira l'hébreu à une simplicité toute biblique qui touche par sa vigueur.

Pierre-Yves Soucy (né au Québec en 1948) aime relever les défis ; avec son seizième livre, il prolonge l'œuvre du peintre Gilles du Bouchet, le fils d'André, poète d'*Ici en deux* et de *La Chaleur vacante*. Le suivre c'est voir l'intensité de la lumière du jour.

Poète et philosophe, poète parce qu'il est philosophe, Jacques Sojcher (né à Bruxelles en 1939) visite l'idée du manque. Entre la mémoire et l'oubli, ses mots caressent les corps, sa langue embrasse le vide. Pudique et déchirant.

De loin suivi de Nébo, de Rachel, traduit de l'hébreu par Bernard Grasset, Arfuyen, 222 p., 14 €.

D'une obscurité, l'éclaircie, de Pierre-Yves Soucy, Le Cormier, 96 p., 19 €.

L'idée du manque, de Jacques Sojcher, Fata Morgana, 56 p., 12 €.

Agenda

► Du 3 au 8 septembre : exposition Camus à Lourmarin (Vaucluse)

A l'occasion du centenaire de la naissance d'Albert Camus, le château de Lourmarin, qui fut son village d'adoption, lui consacre une exposition riche de nombreux documents (manuscrits, épreuves corrigées, livres, lettres). Le 7, Pierre Arditi offrira une lecture de textes en plein air. www.salondelourmarin.fr

► Du 13 au 15 septembre : Le Livre sur la place à Nancy

Présidée par trois parrains – Hélène Carrère d'Encausse, Jean d'Ormesson et Jean-Christophe Rufin –, cette 35^e édition accueillera 550 auteurs, parmi lesquels Yannick Haenel (« *Le Monde des livres* » du 23 août), Guy Goffette, Philippe Vasset (*lire page 7*), Céline Minard, Claudie Gallay, Karine Tuil (*lire page 4*), Pierre Lemaitre, etc. A ne pas manquer : un entretien entre la Finlandaise Sofi Oksanen et Florence Noiville, du « *Monde des livres* » ou un débat, « La typographie de la Renaissance au numérique », complété par une exposition de l'Imprimerie nationale et des démonstrations de Nelly Gable, responsable du Cabinet des poinçons, dernier maître graveur au monde. www.livresurlaplace.fr

► Du 20 au 22 septembre : Festival des écrivains du monde à Paris

Première édition pour ce festival organisé conjointement par l'université Columbia et la Bibliothèque nationale de France (BNF), en partenariat avec *Le Monde*. Il recevra, notamment, Salman Rushdie, Richard Ford, Edmund White et David Grossman. Les rencontres auront lieu à l'Auditorium du Louvre, au *Monde*, à la BNF, à la Maison de la poésie. Parmi les événements, Vassilis Alexakis, Nadeem Aslam, Kiran Desai et Amin Maalouf débattront autour du thème « Mondialisation et littérature » ; Michael Ondaatje évoquera « La poésie dans la fiction » ; Edmund White « L'influence de la France dans ses œuvres et sa vie ». globalcenters.columbia.edu/paris

ADOLESCENCE

Ô louves !

UN ÉTÉ, Catherine et sa fille Célia retournent vivre dans le village de la grand-mère. Bientôt, les insultes, les rires fusent. Telle son aïeule jadis, Célia est l'étrangère, la sorcière, la « putain ». Devenue le sujet des rumeurs les plus folles, la jeune citadine cherche à percer les secrets de famille. Quels liens l'unissent à ces fillettes assassinées il y a des années ? Qu'est devenu son père ? La clé de tant d'énigmes pourrait venir d'Alice, une étrange créature avec qui, petite, elle jouait dans la vallée. Entre elles, c'est une entente primitive, qu'elles s'abiment au cœur des bois ou dansent, nues, sur les rives d'un lac. Célia, vêtue d'une pelisse de loup, gronde d'une vie nouvelle...

Baigné de fantastique, ce roman de Stéphane Servan entrelace finement la voix de l'adolescente et celle de la grand-mère, toutes deux confrontées au machisme des villageois. Par son exploration des forces profondes et instinctives enfouies dans l'inconscient, il rappelle ces mythes animistes collectés par la conteuse et psychanalyste Clarissa Pinkola Estés dans *Femmes qui courent avec les loups* (Grasset, 1996). La sensibilité de l'écrivain aux blessures intimes donne à ses personnages toute leur profondeur. Un récit initiatique et poignant sur la quête de liberté et les identités en devenir. ■ **Paloma Blanchet-Hidalgo**

► *Le Cœur des louves*, de Stéphane Servan, Rouergue, « DoAdo », 540 p., 17,50 €.

« Mordred » à pleines dents

Justine Niogret, jeune talent de la fantasy française, donne au chevalier de la légende arthurienne une vie nouvelle, furieuse et charnelle

FANTASY

C'était le moment où l'on sale la chair crue... Avec pareille phrase d'ouverture, le *la* est donné, la charge est sonnée : *Mordred*, de Justine Niogret, ne sera pas matière à médiévalisme courtois pour parc à thème ou tableau d'histoire figolé fichier en main. On y plonge tout vif dans l'épais d'une langue charnue et chahutée, on s'y collette à des figures mythiques puissamment charpentées, on y entre dans un monde peint au couteau. Dans cet univers féroce, on songe, on sue, on saigne. C'est ce qui fait la force des récits de cette romancière, figure de la nouvelle fantasy française, jeune trentenaire, déjà consacrée. *Chien du heaume* (Mnémos, 2009) a reçu le prix Imaginales et le Grand Prix de l'imaginaire, et sa suite, *Mordre le bouclier* (Mnémos, 2001), les prix Elbakin et Utopiales européen.

Au chevalier Mordred de la légende arthurienne, beau ténébreux, libertin et perfide, fils incestueux du roi Arthur et de

sa demi-sœur Morgause, Justine Niogret substitue ici une figure tragique, un être de douleur. Cloué sur sa couche par une grave blessure infligée dans le dos pendant un tournoi, Mordred l'invalidé revit, au cours de trances oniriques, son enfance secrète, passée auprès de sa mère cueilleuse d'herbes et reine des potions. Sa mémoire est embaumée de saveurs, traversée de vertes sensations.

L'habileté d'un guérisseur lui ayant rendu force et capacité, Mordred, « *le chevalier renégat* », retrouvera la route des joutes et combats où plonger « *ses pieds armurés dans la boue des intestins versés* ». Il renouera également avec son « oncle », Arthur, monarque malade qu'il finira par tuer au cœur d'une bataille.

Dans la droite ligne de *Bastard Battle*, de Céline Minard (Léo Scheer, 2008), ou des romans médiévaux de Serge Brussolo, Justine Niogret ne se perd pas dans les effets d'armure et les mouvements de bannière, mais grave, dans la chair même des mots, un monde païen, suave et panique, hanté par la mort et « *l'immensité brutale du rien* ». ■ **François Angelier**

► **MORDRED, de Justine Niogret, Mnémos, 168 p., 17 €.**

Dominique Noguez

L'écrivain se fait autobiographe dans son nouveau livre, « Une année qui commence bien ». Il y raconte, franc et libre, comment l'amour pour un jeune homme a transformé sa vie et son art

En pleine lumière

FLORENT GEORGESCO

Que demander encore à quelqu'un qui s'est livré autant qu'on peut le faire? « Je vais essayer de tout dire » : la première phrase d'*Une année qui commence bien* est un programme que Dominique Noguez tient avec une rigueur tenace, une sorte d'âpreté dans l'observation de soi qui laissent dubitatif le journaliste venu l'interroger. Tout entier présent dans ce récit d'une passion amoureuse, de ses débuts du moins – six mois d'une vie que l'amour, soudain, accélère –, l'écrivain pourra-t-il l'être autant dans le bureau de son editrice?

A l'écouter parler, raconter l'aventure de ce livre, l'enthousiasme des débuts, les doutes, les scrupules, la lente décantation d'un projet qui s'est confondu avec sa vie, on perd rapidement ses doutes. Ce long affrontement avec la vérité n'est pas achevé, il se continue autour de cette table, en cet après-midi d'août. « Je me suis lancé comme pour un saut à l'élastique, sans être très sûr de l'élastique », dit-il d'une voix douce, qui surprend presque chez cet homme grand, massif. Mais l'œil frise, et si l'émotion affleure souvent dans la conversation, l'humour ne lui laissera jamais prendre toute la place. « J'ai atteint, par rapport à ces choses qui me brûlaient, un détachement que je dirais miraculeux. »

Vers la fin de l'année 1993, Dominique Noguez rencontre lors d'un colloque un jeune homme d'une grande beauté, dont il tombe immédiatement amoureux. Peut-il espérer une réciprocité? Dans cette question s'inscrivent les mois que raconte le livre, et toutes les années qui suivront. Le jeune homme, Cyril, aime entretenir l'incertitude, aussi bien sur ses préférences sexuelles que sur ses sentiments. Il se laissera aimer, se reprendra, redonnera espoir, offrira à son amant les joies les plus vives, les chagrins les plus profonds, le fera vivre en somme plus qu'il n'a jamais vécu.

Dès le début de 1994, l'envie de fixer ce vaste bouleversement dans un livre s'im-

Parcours

1942 Dominique Noguez naît à Bolbec (Seine-Maritime).

1963 Il entre à l'École normale supérieure, en sort agrégé de philosophie.

1981 Il publie son premier roman, *M & R* (Robert Laffont).

1997 *Amour noir* (Gallimard) reçoit le prix Femina.

2011 *Montaigne au bordel & autres surprises* (Maurice Nadeau).

pose à Dominique Noguez. Le chantier d'*Une année qui commence bien* est ouvert. Il se souvient : « J'avais conscience qu'il se passait dans ma vie quelque chose d'inattendu, d'extraordinaire, et qu'il fallait peut-être en profiter littérairement... » D'autant que les événements s'enchaînent : d'autres rencontres, évidemment secondaires, une agitation générale, comme si une vanne s'était rompue, et que la vie ruisselait. « Au début du livre, je me donne l'impression d'un soldat de la guerre de 14-18 qui part la fleur au fusil, dans l'enthousiasme, l'idée d'un recommencement. Et puis, très vite, je me suis de plus en plus senti non pas dans un enfer, mais dans un grand purgatoire glacé. »

Cyril s'y connaît en supplices raffinés. Le livre en est, entre beaucoup d'autres choses, le catalogue. Ce n'est pas pour autant un livre de vengeance ; l'incompréhension l'emporte sur la révolte, et l'indulgence, comme un lambeau de l'amour d'autrefois, sur le jugement. « Je voulais être capable de me mettre à la place de Cyril, explique Dominique Noguez. Je peux comprendre que ce jeune homme ne m'ait pas aimé. » Au demeurant, on devine bientôt, en lisant *Une année qui commence bien*, que son sujet est ailleurs. Non dans l'amour même, mais dans le remue-ménage qu'il provoque. Non dans la joie

ou le malheur, mais dans cette façon qu'ils ont de vous révéler à vous-mêmes.

Près de vingt ans ont passé entre les premières pages et l'achèvement du texte. L'extraordinaire vitalité dont il fait preuve repose sans doute, en partie, sur cette durée : il inclut ses métamorphoses successives, objet plastique, mouvant, reflétant tout ce qu'il aurait pu être, tout ce qu'il est à la fois. La recherche de la vérité est aussi, pour un écrivain d'une telle

« Vous comprenez, je n'étais pas dans un placard, j'étais dans mon jardin »

rectitude, une recherche de la forme capable de l'accueillir et de la porter plus haut.

Pendant ces vingt années, il a publié plus de vingt livres, dans tous les genres : romans (dont le formidable *L'Embaumeur*, Fayard, 2004), essais sur les sujets les plus divers, notamment le cinéma expérimental, qui fut, comme universitaire, une de ses spécialités (*Cinéma & Paris expérimental*, 2010), livres d'humour (*Comment rater complètement sa vie en onze leçons*, Payot, 2001)... Cependant, il n'a cessé de prendre des notes, d'accumuler des documents, d'imaginer ce livre alors souterrain, et qui irriguait tout le reste.

« J'ai de quoi faire encore une dizaine de volumes. C'est sans doute une déformation d'ancien philosophe : j'ai tendance, quand j'aborde un sujet, à essayer de l'épuiser. » Après une plaisanterie sur le lecteur qu'il espère épuiser le moins possible, il ajoute : « Mais l'essentiel du livre, je l'ai écrit, dans sa forme définitive, en trois ans, de 2009 à 2012. Je voyais mieux comment il fallait que les choses s'enchaînent. » Façon pudique de dire la difficulté de passer du projet à la réalisation, de franchir le pas d'un dévoilement de sa vie intime qui n'est pas, spontanément, dans son caractère. Il finit d'ailleurs par le reconnaître : « Pendant ces années de prise de notes, je me disais parfois, en relisant des passages : c'est épouvantable, je n'oserais jamais. L'idée de ne pas publier me permettait d'ajouter : tant pis, faisons-le quand même. »

C'est ainsi la première fois que Dominique Noguez parle de sa sexualité dans un

de ses livres. Mais ne lui dites pas : la première fois qu'il avoue. La réplique cingle : « Ce sont les coupables qui font des aveux. Moi, je ne me sens coupable de rien. » Pourquoi, donc, ce secret longtemps gardé? « Vous comprenez, je n'étais pas dans un placard, j'étais dans mon jardin. » Un silence. « Homosexualité est un mot réducteur. Je ne m'y sens pas réductible, ni sexuellement ni littérairement. Et puis j'avais mon journal, qui a toujours été une espèce de béquille, ou de soupape : un lieu où, dans la plus grande franchise, je disais tout ce qui m'arrivait. Certes, je n'ai pas publié ces pages non plus... »

Est-ce ce goût, non pas peut-être du secret, mot insuffisant, mais de l'abri, du jardin clos où le plaisir se multiplie dans l'ombre, où la vie, ramassée sur elle-même est plus intense? *Une année qui commence bien* est un havre, malgré les multiples tourments dont il est le récit : un de ces lieux qu'offre la littérature, à son sommet, pour se souvenir de ce qu'est une vie intérieure. Les émotions, la pensée, les souvenirs, les rêves y circulent avec une liberté qui est, pour le lecteur, comme une respiration plus ample, et qui apaise. « L'autobiographe, propose Dominique Noguez, est une sorte d'espion qui, à partir de lui-même, nous renseigne sur l'humanité. C'est le mot de Montaigne : "Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition." »

Cyril, au bout du compte, passe un peu au second plan. Il aura été le moyen, l'occasion heureuse et malheureuse d'une œuvre qui le dépasse et qui, par ce qu'elle a d'universel, dépasse son auteur. « D'habitude, raconte ce dernier, on n'arrive pas à se dépêtrer de l'amour-passion. Eh bien, en l'occurrence, c'est ce qui m'est arrivé. Un jour, cette histoire a cessé de me tourmenter. C'était en cours d'écriture, vers 1998, et le projet a changé de nature. L'idée n'a plus été que de faire le plus beau livre possible. Un livre avec le plus de vérité possible. » Un grand livre est un tour d'alchimiste : en sortant du jardin, Dominique Noguez a transmué l'ombre où il tenait sa vie, et sa vie même, rassemblée, en une lumière aveuglante. Comment, dès lors, ne pas publier, quoi qu'il en coûte? La lumière se devait de jaillir ; elle ne sait faire que ça. ■

UNE ANNÉE QUI COMMENCE BIEN, de Dominique Noguez, Flammarion, 400 p., 20 €.

ULF ANDERSEN/EPIPUREANS

Un examen

HONNÉTÉTÉ, COURAGE... Les premiers mots qui viennent à l'esprit à propos d'*Une année qui commence bien* désignent chez son auteur des vertus morales certes incontestables, mais qui ne peuvent suffire à expliquer la force de ce récit minutieux, détaillé jusqu'à l'obsession, de la naissance d'un amour. Il est vrai que Dominique Noguez s'y montre sous le jour le plus vif, qui par définition n'est pas le plus avantageux : moins d'ombre pour enfouir ses misères. Il ne cale devant le récit d'aucune des humiliations, des manifestations d'indifférence que lui inflige le jeune homme qu'il aime. Il se voit en face, tel peut-être que ce Cyril le voyait – sans indulgence.

Surtout, à partir de cette histoire dont les débuts donnent son cadre temporel au livre (six mois pleins de promesses), il s'examine le plus complètement possible sur tous les plans. L'aimé est un aimant, qui polarise les désirs et les espoirs de toute une vie ; raconter Cyril, c'est se connaître soi-même, exercer à ses propres dépens une probité qui fait en effet de ce livre un bel exercice de lucidité.

Mais il n'est pas besoin d'être talentueux pour être honnête, et tout cela ne serait rien si Dominique Noguez ne s'y révélait, une fois encore, mais plus que jamais, un écrivain de premier ordre. Qu'importerait d'ailleurs qu'il se connaisse mieux à la fin de son livre? On en serait heureux pour lui. Or, on l'est pour soi-même ; on le lit comme si on se souvenait de sa propre vie. Par l'intensité, la richesse stylistique de sa traque du plus particulier, il atteint au plus communément humain. La rectitude n'est pas une qualité qu'il soumettrait à notre admiration. Elle est la forme même du récit, et une forme neuve, inventée à mesure, qui donne au texte sa violente et impérieuse beauté. ■ Fl. Go.

Extrait

« C'est le moment, là-dessus, d'un examen franc et lucide. Je n'ai, de ma vie, jamais connu d'amour vraiment partagé, ces nuits et ces jours d'amour qui n'en finissent pas, où le corps est la rime du corps, où chaque élan rencontre un élan symétrique, sans réserve, sans calcul, sans limite. J'ai connu l'acte sexuel, oui, mille fois, l'orgasme, oui, mille fois, la tendresse, oui, parfois, mais l'amour intense et bouleversant, l'amour mythique, celui d'Achille et Patrocle ou de Roméo et Juliette, mais suis-je le seul? jamais. »

Avec personne je n'aurai tout eu. L'amour dans toute sa plénitude, je ne l'aurai connu que par les livres, l'imagination ou cette sorte de collage d'expériences successives que j'ai appelé plus haut amour "synthétique". (...)

Des lambeaux d'amour, voilà ce que j'aurai eu sur cette terre. Et c'est à lui, Cyril, que je dois quelques-uns des plus beaux. J'aurais pu mieux tomber, mais aussi ne jamais rencontrer personne de son genre : un être d'une beauté et d'un rayonnement exceptionnels, d'une intelligence et d'une culture qui s'accordaient aux miennes, un peu fou, acceptant quasiment toutes les privautés, bref, un être avec qui j'aurai connu et satisfait non seulement, parfois, le désir physique, mais la curiosité intellectuelle et l'affection. De tous les êtres que j'ai approchés, je n'ai approché qu'une partie ; de lui seul, le tout (ou presque). »

UNE ANNÉE QUI COMMENCE BIEN, PAGES 369-370